

ENTRE ÉGAUX

Épisode 1 : Percer

ANNOUNCER (CLIP)

Bonsoir. Retenez le nom de Norval
Morrissette. C'est un peintre ojibwé de
31 ans dont les œuvres ont été exposées
pour la première fois la semaine
dernière.

RYAN

Qu'est-ce qu'on écoute?

Soleil

C'est un reportage de l'émission
CLOSE-UP diffusé par la CBC le 23
septembre 1962.

ANNOUNCER (CLIP)

Après avoir entendu parler de lui, les
collectionneurs se sont rués vers les
œuvres de Norval Morrissette. Ils ont
acheté les 35 œuvres qui étaient à
vendre pour un total de 4 000 \$. Du
jour au lendemain, cet artiste timide
et mystique a reçu l'accueil chaleureux
auquel il s'était toujours attendu.

RYAN

On découvre un nouvel artiste?

Soleil

C'est la concrétisation d'une grande
figure de l'art autochtone
contemporain.

Soleil

C'est un moment décisif de l'histoire.
En septembre 1962, la galerie Pollock
de Toronto présente la première
exposition solo de Norval Morrissette.

CORY DINGLE

(10:55.294)

Beaucoup de gens font des études pour créer de l'art. Il y en a d'autres, plus rares, que le grand esprit met au monde afin de nous offrir leur art en cadeau. Morrisseau en fait partie.

Soleil

C'est la voix de Cory Dingle.

CORY DINGLE

(02:01.454)

Je m'appelle Corey Dingle. Je suis responsable de l'héritage de Norval Morrisseau.

Soleil

C'est la première exposition de ce genre au Canada. Jack Pollock, qui était aussi artiste ainsi que marchand d'art et galeriste, en a assuré l'organisation.

GREG HILL

00;07;02;13 - 00;07;29;28

Morrisseau faisait désormais partie de la scène artistique. Il s'agissait d'une galerie d'art commerciale.

Soleil

C'est la voix de Greg Hill.

GREG HILL

Je suis artiste, conservateur et conseiller en art autochtone.

Soleil

Greg est aussi l'auteur de *Norval Morrisseau*, un livre qui raconte la vie

et l'œuvre de l'artiste, qui s'étale sur 50 ans.

GREG HILL

On n'avait jamais vu ce genre d'œuvre ou d'images.

Soleil

En tout cas, on n'avait jamais vu ça dans le monde de l'art au Canada, à l'époque.

GREG

C'était inconnu et Jack Pollock avait l'impression d'avoir fait une grande découverte, comme s'il sortait cet artiste du fond de la broussaille pour le présenter en ville.

CORY DINGLE

N'oublions pas qu'à l'époque, Norval faisait face au racisme systémique. On avait affaire à une culture qui dénigrait ceux que l'on qualifiait « d'Indiens sauvages des forêts ».

Soleil

À l'époque, on ne voyait pas les œuvres autochtones comme de l'art. C'était le domaine des anthropologues et des ethnographes et non des galeristes ou des critiques de l'art.

RYAN

D'accord...

Soleil

N'oublions pas que les zoos humains remontent à il n'y a pas si longtemps. Il y a à peine 80 ans, on pouvait se rendre au Jardin d'Acclimation de Paris

et y voir Abraham Ulrikab, un Inuk du nord du Labrador, et sa famille en exposition dans un enclos.

RYAN
(Consterné)

Ouf.

Soleil

Seize ans plus tard, un groupe de la nation Sioux vivait dans un « village » sur le site du zoo de Cincinnati. On mettait le corps de personnes autochtones en scène. Le public allochtone ne nous voyait pas comme artistes... c'était encore une idée radicalement nouvelle même dans les années 1960.

JOSEPH

On ne nous voyait pas comme des professionnels ou des artistes, on nous voyait comme des artisans... On ne tenait pas tant compte de nos œuvres et elles étaient dévalorisées.

Je m'appelle Joseph M. Sanchez.

Soleil

Joseph est le membre le plus jeune des artistes que l'on nomme le « Groupe indien des 7 ». Il nous a beaucoup aidés dans le cadre de cette baladodiffusion.

JOSEPH

... on ne voyait pas les mocassins et les mukluks, par exemple, comme de l'art. Selon moi, certains de ces objets sont de véritables œuvres d'art,

en raison du savoir-faire, du dévouement et de l'esprit qui les anime.

Vous savez, les gens ont toujours vu les cultures des autochtones d'Amérique comme une chose qui était à vendre. Ils voulaient s'approprier cette culture et les objets qui en découlaient. Ils voulaient les symboles, mais pas les gens qui les créaient. On a fondé ce groupe pour lutter contre cela.

Et aussi, fondamentalement, dans le monde de l'art, on ne considérait pas les œuvres des peuples autochtones comme des œuvres d'art. On les qualifiait d'artefacts. Parfois, on les trouvait spéciales. On s'accordait pour dire qu'elles pouvaient être très artistiques, mais elles restaient des artefacts.

CORY

Si je reviens à cette époque charnière, dans les années 60, il y a une photo célèbre de Norval à l'exposition, dans laquelle il se tient debout, bien droit, et il fixe l'appareil d'un regard déterminé devant son œuvre, puis il y a une petite dame près de lui qui le regarde et qui semble dire : « Qui est cet homme ? » Elle le trouve fascinant.

RYAN

On le met en scène.

SOLEIL

Cela nous ramène à l'exposition à la galerie Pollock. Norval s'entretient avec June Callwood dans le cadre de l'émission CLOSE-UP :

JUNE

On se demandait, entre autres, comment vous vous sentiez lors de l'exposition dans la galerie. Les gens sont entrés et ont regardé vos tableaux.

NORVAL

Je n'ai rien ressenti.

JUNE

Rien? Ce n'était pas un peu étrange?

NORVAL

Oui, c'était peut-être un peu étrange.

JUNE

Aviez-vous l'impression que l'on vous jugeait?

RYAN

Pourquoi lui parle-t-elle comme s'il avait six ans?

Soleil

Cela deviendra un thème récurrent, malheureusement.

JUNE

Pensez-vous que ces gens ont compris ce que vous vouliez exprimer à travers ces œuvres?

NORVAL

Je crois que oui. J'espère qu'ils ont compris, au moins en partie.

JUNE

On me dit que vous avez gagné 4 000 \$ cette semaine. Qu'allez-vous faire de cette somme?

NORVAL

Je l'ignore.

JUNE

Que désirez-vous?

NORVAL

J'ai seulement voulu que les gens connaissent cet art. C'est tout ce que j'ai toujours voulu. Mais je n'aime pas qu'on m'honore. Je ne veux pas que tout le monde se mette à dire, « Voici Norval Morrissette, le grand chaman ou l'artiste. » Je ne veux pas qu'on me colle ce genre d'étiquette. Je veux qu'on me voie tel que je suis.

JUNE

Et qu'êtes-vous?

NORVAL

Un Indien! Un Indien parmi d'autres, ainsi qu'un artiste, tout comme vous. Je suis artiste. Je ne me crois pas supérieur à vous parce que je viens de gagner 4 000 \$ alors que vous avez gagné 200 \$ la semaine dernière. Je veux qu'on soit sur un pied d'égalité. Voilà ce qui me plaît.

SOLEIL

Et voilà pour l'entrée en matière. Passons à l'introduction.

RYAN

D'accord! Je m'appelle Ryan Barnett, bienvenue au premier épisode de notre nouvelle série, ENTRE ÉGAUX, l'histoire et l'héritage du groupe « *Professional Native Indian Artists Inc.* » [Artistes autochtones professionnels, inc.] Il s'agit d'une présentation spéciale du balado *Once Upon a Time in Hollywood North*, animée par...

Soleil

Soleil Launière.

RYAN

Qui sont les *Professional Native Indian Artists Inc.*, au juste?

Soleil

Le PNIAI, alias le « Groupe indien des 7 », comme on les appelait dans les médias, c'est un collectif d'artistes autochtones qui ont organisé des expositions collectives au début des années 1970...

JOSEPH

On a fondé ce groupe pour dire que c'était tout ou rien. Vous allez tous nous accepter.

Soleil

...pour mettre l'art autochtone en valeur.

JOSEPH

Je me suis senti comme une vedette rock, à l'époque.

SOLEIL

Le groupe a créé un espace permanent dans les galeries pour les artistes autochtones au Canada et dans le monde entier.

RYAN

J'ai hâte de connaître la suite.

Soleil

D'abord, prenons une pause.

ACT BREAK

RYAN

Donc, qui d'autre faisait partie des *Professional Native Indian Artists Inc.*?

Soleil

Il y avait Carl Ray.

CORY

Carl était un grand artiste. Si les gens ne connaissent pas son œuvre, sachez que Carl a enseigné l'art dans des communautés isolées, et c'était aussi un grand artiste réaliste.

Soleil

Eddy Cobiness.

DONNA

J'adore la manière dont Eddy représente la faune et la flore, en particulier lorsqu'il s'éloigne du réalisme pour se rapprocher du style Cobiness.

SOLEIL

Jackson Beardy...

PAULA

Il a bien représenté son peuple. Il a réussi à franchir les barrières. De par ses échanges avec les Blancs, il a pu faire évoluer l'idée que ceux-ci se faisaient des peuples autochtones.

Soleil

Alex Janvier...

GREG

Je pense que c'est d'abord un observateur de la nature et de la lumière, et il commente toujours la qualité de la lumière dans différents endroits.

Soleil

Daphne Odjig.

BONNIE

C'était quelqu'un de vraiment extraordinaire. Elle était brillante, c'en était presque intimidant. Lorsqu'elle a commencé à illustrer les contes des aînés de l'île Manitoulin, elle a créé un style qui est devenu emblématique.

Soleil

Et Joseph Sanchez.

JOSEPH

Je suis le membre fondateur des *Professional Native Indian Artists, Inc.* C'est en travaillant avec tous ces artistes que j'ai appris à connaître le monde de l'art. Jusqu'ici, mes principaux mentors ont été Daphne

Odjig, qui m'a permis de travailler dans son studio à mes débuts et de consulter sa bibliothèque de livres d'art, ainsi que le fondateur du musée d'art de Phoenix. Il s'appelait Philip C. Curtis et on le qualifiait de surréaliste victorien.

RYAN

C'est eux, les sept magnifiques?

Soleil

C'est eux.

RYAN

Par où commencer?

Soleil

Commençons par Morrissette...

CORY

Si je commence en parlant des origines de Morrissette, je dirais que c'était un peintre né. C'était un homme spécial qui nous donnait l'impression que le passé et le présent ne faisaient qu'un. Il semblait vouloir s'accrocher au passé tout en tendant la main vers le présent. Ainsi, lorsqu'on s'intéresse aux débuts de Morrissette, on constate qu'il a dû emprunter deux chemins entre deux mondes différents.

Soleil

Norval a grandi à Sand Point, sur la rive sud-est du lac Nipigon. Il a en effet été élevé dans deux mondes. Il a été élevé par ses grands-parents maternels - son grand-père était chaman et a enseigné à Norval la culture et la spiritualité anichinabées, tandis que

sa grand-mère lui a enseigné le catholicisme.

CORY

Il aimait dire : « On vivait dans la brousse. »

Soleil

Mais comme il a grandi au Canada dans les années 1930s...

CORY

Très tôt, il a été arraché de force à cet environnement et placé dans un pensionnat indien, où il a subi les mêmes épreuves que bon nombre de ses semblables.

Soleil

À l'âge de six ans, Norval a été envoyé au pensionnat indien St. Joseph à Fort William, en Ontario.

CORY

Le jour où il est arrivé au pensionnat, il avait envie d'aller aux toilettes. Un frère l'a dirigé vers la salle de bains et Norval a vu des appareils blancs le long du mur. Il a vu un autre garçon uriner dans cet appareil blanc, que nous appellerions aujourd'hui un urinoir, mais Norval n'avait jamais rien vu de tel. Il s'est approché et a commencé à uriner dans le même urinoir que l'autre garçon, et le frère l'a fouetté pour cela. C'était son premier jour à l'école.

Soleil

Norval a continué à subir des sévices, tant physiques que sexuels, pendant qu'il était au pensionnat St. Joseph. Et il a souvent tenté de s'enfuir.

CORY

Selon les archives de police qu'on a pu consulter, il s'est souvent enfui du pensionnat, et chaque fois, des agents de la GRC l'ont rattrapé et l'y ont ramené. La dernière fois, cependant, ils n'ont pas réussi.

JUNE CALLWOOD

Vous vous êtes rendu jusqu'en quelle année à l'école?

NORVAL

Jusqu'en 4^e année.

CORY

Un peu plus tard, le racisme systémique était répandu dans bien de petites villes. Il y avait même des lois municipales interdisant à une personne autochtone d'entrer dans certaines villes. Morriveau a donc d'abord appris à connaître une autre société en passant du temps au dépotoir. Il racontait qu'il avait le droit d'aller à l'église. Il avait le droit d'aller travailler à l'usine ou de se rendre au dépotoir, mais c'est à peu près tout. Ainsi, lorsqu'on s'intéresse aux entités qui l'ont directement affecté, on constate que ces trois éléments sont tout à fait significatifs.

Soleil

L'église, l'usine et le dépotoir.

CORY

Surtout le dépotoir, malheureusement.

SOLEIL

À l'âge de 18 ou 19 ans, Morrissette est tombé gravement malade.

CORY

On croyait qu'il allait mourir.

SOLEIL

Selon ce que Norval racontait, cependant...

CORY

...des entités spirituelles lui ont rendu visite et lui ont dit qu'elles n'en avaient pas encore fini avec lui, qu'elles s'attendaient à ce qu'il fasse quelque chose. Cela s'est produit deux ou trois fois dans la vie de Norval, mais elles se sont surtout manifestées à cette époque. Les entités lui ont dit qu'il devait transmettre les traditions orales de son peuple par la peinture, sans quoi, au fil du temps, elles seraient perdues à jamais. À cette époque, c'était encore une pratique taboue. On l'a ostracisé pour avoir osé de le faire. Puis, il s'est rétabli. Il a commencé à dépeindre les traditions dont ses aînés, et surtout son grand-père, lui avaient parlé.

Soleil

Norval en a parlé lui-même, dans son essai intitulé *My Name is Norval Morrissette* [Je m'appelle Norval Morrissette]. Il écrit :

VOIX MASCULINE

« Le peuple ojibwé était très mécontent que je montre des secrets tribaux aux Blancs. Il y a ce que certains appellent un tabou, et un tabou est difficile à briser. Mais mon grand-père m'a dit : « Vas-y fort. ». Il était lui-même rebelle. Il savait que quelque chose allait finir par se produire. Il fallait que quelque chose se passe, mais il fallait que ce soit un choix personnel, car après tout, on a affaire à des éléments surnaturels. »

ACT BREAK

DAPHNE

Je dis souvent que je suis née avec un pinceau dans la main, car j'ai toujours été peintre.

SOLEIL

Daphne Odjig s'exprime dans le cadre d'un entretien qu'elle a accordé à la galerie McMichael il y a 14 ans.

DAPHNE

Mon grand-père était un grand artiste. Comme j'étais l'aînée parmi ses petits-enfants, je le suivais partout.

SOLEIL

Daphne Odjig est née en 1919, dans la Première nation non cédée Wiikwemkoong, sur l'île Manitoulin.

BONNIE

Son père faisait partie de la Première nation Wikwemikoong.

Soleil

C'est la voix de Bonnie Devine.

BONNIE

Je suis artiste visuelle. J'écris et j'organise des expositions. Je suis membre hors réserve de la Première Nation de Serpent River situé sur la rive nord du lac Huron.

Le père de Daphne s'appelait Dominic Odjig. Il a servi en Europe pendant la Première Guerre mondiale. Il a rencontré la mère de Daphne en Europe.

Soleil

Joyce Peachy. Une épouse anglaise.

BONNIE

Et elle s'est établie à Wikwemikoong avec lui après la guerre.

SOLEIL

Daphne est l'enfant aînée de Joyce et Dominic. Elle a grandi dans une ferme et avait un agneau de compagnie nommé Molly, qui avait le droit d'entrer dans la maison. Dans son autobiographie, Daphne écrit que les « petits sabots durs de Molly faisaient le même bruit que des dames marchant en talons hauts ».

Elle a fréquenté une école gérée par les Jésuites et était encore jeune lorsqu'elle a décidé de se consacrer à l'enseignement.

BONNIE

Elle aimait jouer à l'école, et bien sûr, elle se donnait le rôle de l'institutrice, de la directrice et de la responsable de la discipline [rires]. Elle enseignait à ses jeunes frères et sœurs, ainsi qu'aux enfants des voisins, les bases des mathématiques et de la lecture. Quand son petit frère avait l'âge d'aller à l'école, il connaissait déjà les tables de multiplication et tout le reste. Elle s'est donc intéressée très tôt à l'éducation.

SOLEIL

Ce détail sera important plus tard.

RYAN

Ah, d'accord.

SOLEIL

Comme elle a toujours été une artiste précoce, elle échangeait ses services avec ses camarades de classe. Elle leur faisait un dessin pour qu'ils l'aident avec des travaux d'arithmétique ou d'écriture en échange.

Les mathématiques et l'écriture n'étaient pas ses points forts, mais le vendredi après-midi, elle suivait un cours d'arts plastiques, où elle a appris à peindre avec de l'aquarelle : « Je m'en souviens très bien », raconte Daphne dans son autobiographie, *Paintbrush in My Hand* [Un pinceau dans la main]. « Je me souviens que le professeur m'a dit : Dessine cet arbre tel qu'il t'apparaît, et tu dessine

l'arbre plutôt que ce qu'il te fait
ressentir. »

Daphne était une fillette qui cherchait
à s'exprimer.

À l'âge de 13 ans, Daphne a été
atteinte de fièvre rhumatismale, la
même maladie qui avait affaibli le cœur
de sa mère lorsqu'elle était enfant.
Comme Joyce s'inquiétait pour sa fille,
Daphne a été mise au repos forcé
pendant trois ans.

RYAN

Un repos forcé?

Soleil

Elle passait ses journées au lit ou
dans sa chambre. Elle voyait ses frères
et sœurs partir à l'école, alors
qu'elle aurait voulu y aller aussi.
Mais pendant ce temps, elle s'est
rapprochée de son grand-père.

BONNIE

Son grand-père Jonas Odjig était le
tailleur de pierre du village. Il
sculptait des pierres tombales, entre
autres. Il savait remplir un espace
bidimensionnel avec une forme
tridimensionnelle en faisant de la
sculpture en relief.

CBC

Parlez-moi de votre grand-père.

Soleil

Voici un extrait d'un entretien accordé
à la CBC en 1992.

DAPHNE

Il était sculpteur de pierres tombales et je le regardais tailler la pierre. Je restais assise avec lui pendant de nombreuses heures sur le perron, à faire des croquis.

Soleil

Ils ont fait ça ensemble pendant des années. Encore une fois, dans son livre, Daphne raconte qu'elle aimait bien participer au processus de création avec une âme sœur.

BONNIE

Ses œuvres d'art et la façon dont elle dessinait reflètent vraiment cette notion de sculpture. Elle dessinait des formes tout en courbes et cherchait à imiter des lignes gravées. C'est probablement une technique qu'elle retient de son grand-père.

RYAN

Elle a donc eu une enfance relativement heureuse ?

SOLEIL

Oui, mais tout cela a changé lorsque Joyce, sa mère, est décédée quand Daphne avait 18 ans.

BONNIE

Daphne et sa jeune sœur Winnie ont quitté l'île et se sont rendues à Parry Sound. En principe, elles souhaitaient se trouver un emploi et essayer de fonder leur propre petit foyer.

SOLEIL

Jusque-là, Daphne avait rarement quitté Wiki, puis elle a soudain dû faire face à du racisme au quotidien.

BONNIE

Elle raconte avoir cherché du travail comme domestique. Comme elle avait été longtemps malade, elle n'avait pas pu poursuivre ses études, ce qui lui a rendu la tâche plus difficile. Elle cherchait donc à travailler comme domestique en faisant le ménage chez des gens et en lavant la vaisselle. Elle a dit que dès qu'un client potentiel entendait son nom de famille, on lui fermait la porte au nez.

SOLEIL

Comme Norval, elle s'est retrouvée entre deux mondes. Pour la première fois de sa vie, elle a été confrontée au fait qu'elle était ojibwé. Même à la maison, elle ne pouvait y échapper. Sa grand-mère maternelle, qui a pourtant épousé un autochtone plus tard, n'aimait pas être la cible des commérages méprisants de la communauté blanche de Parry Sound.

Daphne et sa soeur Winnie ont compris que leurs oncles et leurs cousins étaient gênés d'avoir un lien de parenté avec des « Indiens ». On parlait des cheveux noirs et du teint foncé des filles. Leurs oncles les traitaient de « sales petites squaws » et la grand-mère de Winnie l'appelait sa « petite *piccaninny* », une épithète raciste visant les enfants noirs.

RYAN

Et son œuvre artistique, la-de-dans?

Soleil

Eh bien, son Grand-père Copagog, le mari de sa grand-mère, a soutenu ses élans créatifs pendant cette période. Il lui a construit un établi, un chevalet qui pouvait se pencher et qui était muni d'une petite barre en bas pour tenir une feuille de papier en place. Après avoir travaillé toute la journée, Daphne s'assoit à cette table pour dessiner ou peindre pendant des heures. Elle décorait les vieilles boîtes de cigares de son Grand-père Copagog de fleurs peintes et de motifs, puis elle les offrait en cadeaux à ses proches à Noël. À l'époque, elle signait ses œuvres « Fisher », cependant.

BONNIE

Odjig signifie *fisher*, ou pékan, en ojibwé. Le pékan, bien sûr, est un petit animal qui vit près des rivières. Daphne avait choisi de s'appeler Daphne Fisher.

SOLEIL

Elle signait ses œuvres, Daphne Fisher, ou parfois Daphne tout simplement. Elle a fait cela pendant des dizaines d'années, en fait. Ce n'est que dans les années 1960 qu'elle s'est mise à signer ses œuvres « Odjig ».

BREAK

JUNE

Pourriez-vous nous décrire certains éléments de vos tableaux? Parlez-nous

du grand tableau coloré, ici, où l'on voit un oiseau et ce qui ressemble à un serpent.

RYAN

C'est toujours en 1962, à la galerie Pollock?

Soleil

Oui. Norval s'entretient avec June Callwood.

NORVAL

C'est un oiseau-tonnerre. Ses yeux lancent des éclairs. Le serpent est paralysé après avoir été frappé par la foudre. Ce sont des symboles qui renvoient à la médecine, aux savoirs autochtones. Ils sont liés au serpent. On voit aussi les marques de griffes, bien sûr, où le sang...

JUNE

Et que représentent les motifs sur le serpent?

NORVAL

Ce sont les écailles du serpent. Et ces petites marques sur l'oiseau-tonnerre, je les ai ajoutées parce qu'elles me semblaient sacrées.

JUNE

Vous paraissent-elles sacrées?

CORY

Jusque-là, on n'avait jamais classé l'art autochtone dans le domaine artistique, même si ce concept ne fait toujours pas l'unanimité de nos jours. On n'en voyait pas. S'il y avait de

l'art autochtone à l'époque, ce n'était qu'un objet qu'on achetait à bord d'un train d'un vendeur itinérant pour cinq cents, vous comprenez? On ne voyait pas cela comme l'expression d'une culture.

SOLEIL

C'est encore Cory Dingle qui intervient.

CORY

Ainsi, Morrisseau a joué un rôle incontournable en aidant le peuple canadien à mieux nous comprendre du point de vue moral, éthique et spirituel. Grâce à lui, c'est devenu un enjeu que les Canadiens ne pouvaient plus ignorer. Morrisseau leur a fait comprendre que ça ne pouvait plus attendre.

GREG

Son exposition à la galerie Pollock en 1962 a eu l'effet d'une bombe.

SOLEIL

C'est la voix de Greg Hill.

GREG

L'œuvre de Morrisseau était en pleine émergence. La critique n'avait jamais vu rien de tel, puis elle a constaté à quel point ces œuvres faisaient preuve d'une vitalité insoupçonnée. On s'est rendu compte qu'il devait exister d'autres œuvres semblables. Et bien sûr, il y en avait bien plus. En fait, l'œuvre de Morrisseau n'était que la pointe de l'iceberg.

CORY

Personne n'avait peint ce genre de formes avant Morrisseau. Elles nous permettaient de voir les choses d'un nouvel œil. On y trouvait un peu de tout. Certains voient des vitraux dans ses œuvres. On voit aussi l'influence des bandes dessinées des années 1960 qu'il avait trouvées dans une poubelle. On trouve aussi d'anciennes formes pictographiques que Morrisseau a vu gravées dans le roc près de chez lui. Je n'oserais pas affirmer que ce sont les vraies origines de son œuvre, mais c'est ce que l'on est mené à croire lorsqu'on tente de mieux comprendre ce qui a inspiré ces visions.

CARMEN

I think it was November '62 in Weekender magazine, which was this great little splashy color magazine. And there was a big inset on Morrisseau in 1962 after his exhibition. And it compared him to Picasso. And I think the comparison to Picasso is useful in that Morrisseau created a new visual language for the world.

SOLEIL

C'est la voix de Carmen Robertson.

CARMEN

Je m'appelle Carmen Robertson, je suis professeure agrégée en histoire de l'art à l'Université Carleton.

Soleil

La professeure Robertson a écrit un livre sur Norval.

CARMEN

In 2016, I published two books on Norval. One is a digital book through the Art Canada Institute [...] The other is a far more academic book, and that is *Mythologizing Norval Morrisseau*. [That book] allowed me to go far deeper into thinking about sort of the colonial landscape around Morrisseau and what he came out of as an indigenous artist. [...] Morrisseau was stuck within this stereotypical lens of what it meant to be an indigenous man in the 1960s. So, you know, they were often calling attention to how he looked, his hair was stringy, that sort of thing.

SOLEIL

On racontait la même chose, avec les mêmes détails, dans un article consacré à Norval après la première exposition.

Il n'avait pas suivi de formation. Dans le meilleur des cas, on racontait qu'il était autodidacte. Allister Grosart l'aurait découvert alors qu'il vivait au fond de la brousse. Était-ce plutôt Selwyn Dewdney ou Jack Pollock? Norval était prêt à vendre ses tableaux à 5 \$ quand Jack Pollock lui a proposé de tenir une exposition. Il s'était inspiré de la nature et des légendes de son peuple pour créer ses œuvres.

Dans un article paru dans le magazine TIME, on déclarait : « Peu d'expositions dans l'histoire de l'art canadien ont suscité un tel émoi comme celle de Morrisseau. À Toronto, la critique ne tarit pas d'éloges à son égard. Certains prétendent que Morrisseau l'autodidacte aurait lancé une nouvelle mode aussi en vogue que

celle des estampes esquimaudes de Cape Dorset. »

Dès que Norval s'est mis à interagir avec les journalistes, il a vite appris à « jouer le jeu ». Il savait s'y prendre avec la presse et le marché de l'art.

SOLEIL

Au prochain épisode d'ENTRE ÉGAUX, on s'intéresse aux artistes autochtones à l'époque de l'Expo 67...

GREG

Ça a été un moment décisif pour les peuples autochtones, car ils ont pu choisir les œuvres et les récits qu'ils souhaitaient mettre en valeur.

C'est la première fois que les Premiers peuples du Canada ont eu leur mot à dire dans un forum international.

L'histoire veut que la reine ait visité le pavillon pour en ressortir estomaquée, ne s'attendant pas à voir ce qu'elle avait vu.

ENTRE ÉGAUX

Épisode 2 : Les Premières Nations à l'Expo 67

SOLEIL

J'aimerais te lire quelque chose.

RYAN

D'accord.

SOLEIL

En fait, tu devrais peut-être le lire
toi-même.

RYAN

Bien sûr! D'accord.

SOLEIL

C'est un rapport de Harry Malcolmson, qui
était avocat, mais aussi collectionneur et
critique d'art. Il a donné son nom à la
collection Malcolmson du Musée des
beaux-arts de l'Ontario.

RYAN

Mmm-hmm...

SOLEIL

Je n'ai pas la date exacte, mais vers
1965, Malcolmson a invité plusieurs
galeristes de Toronto à venir voir
20 tableaux de l'artiste Alex Janvier. Le
groupe comprenait notamment les galeries
Isaacs, Moos, Sobot et Pollock. Il leur a
demandé d'évaluer les œuvres et de
répondre à trois questions fondamentales :

1. Avaient-elles du mérite?
2. Souhaitaient-ils représenter
l'artiste?
3. Que suggéreraient-ils pour la
formation supplémentaire de cet
artiste?

RYAN

Intéressant

SOLEIL

Lis cette partie. C'est son analyse des résultats :

RYAN

« Selon moi, ces marchands offrent l'évaluation la plus fiable possible de la place qu'occupe Janvier dans le monde de l'art canadien, puisqu'ils examinent professionnellement les œuvres de dizaines de jeunes artistes chaque année et ont donc beaucoup plus d'expérience pour juger leurs œuvres que n'importe quel critique, directeur de galerie publique ou collectionneur. »

SOLEIL

J'ai tiré des citations concernant leur évaluation.

RYAN

Voici celle d'Avrom Isaacs, de la galerie Isaacs :

« M. Isaacs a l'impression que les œuvres de Janvier sont un "ramassis d'idées" [...] leur qualité est loin d'être suffisante pour justifier qu'elles soient présentées dans sa galerie. »

Ouch...

SOLEIL

Il y en a d'autres. Walter Moos -

RYAN

« M. Moos n'a pas apprécié les tableaux. Il a dit qu'ils étaient sans importance, que c'était un méli-mélo de styles et d'approches [...] Il estimait que les tableaux n'avaient rien à voir avec les traditions autochtones de Janvier et que ce dernier s'était plutôt approprié, de manière opportuniste, des œuvres d'art facilement accessibles. »

La galerie Mazelow observe également que ses œuvres « laissent peu de place à la mythologie ».

Jack Pollock, de la galerie Pollock. Oh, on le connaît, lui!

SOLEIL

Malcolmson le souligne dans son rapport. Il qualifie la relation entre Pollock et Norval Morrisseau de « précurseur autochtone ».

RYAN

« Toutefois, M. Pollock a refusé d'exposer les œuvres de Janvier dans le cadre d'une exposition personnelle ou même dans l'une des salles arrière de la galerie [...] il ne voulait pas que sa galerie devienne le foyer de l'art autochtone canadien. Il n'exposerait des œuvres d'art autochtone que si elles méritaient de l'être pour des raisons artistiques. »

Pollock souligne également que les œuvres de Janvier « n'ont rien à voir avec ses origines esquimaudes ».

SOLEIL

Alex est Déné, en fait.

RYAN

Même si la galerie ne veut pas devenir le foyer de l'« art autochtone canadien », Pollock reproche aux œuvres de Janvier de ne pas être suffisamment autochtones.

SOLEIL

Jack Pollock a demandé à Malcolmson d'apporter les œuvres à la galerie Sobot, intéressée par une exposition dont les frais « habituels » sont payés par l'artiste et dont la commission est de 40 %.

RYAN

Mais - et c'est ce que je lis - « M. Sobot a clairement dit qu'il ferait fortement référence aux origines autochtones de Janvier au moment de promouvoir ses œuvres. »

Pourquoi est-ce que je lis ça comme entrée en matière?

SOLEIL

Lis la conclusion de Malcolmson.

RYAN

« Les réactions qui précèdent sont aussi encourageantes et positives qu'on pourrait s'y attendre dans le cas d'un artiste qui peint depuis aussi peu longtemps que Janvier. Contrairement à la croyance populaire, il y a très peu de génies autochtones qui, comme la rose, s'épanouissent loin des regards. »

SOLEIL

C'était trois ans après l'exposition de Norval à la galerie Pollock.

RYAN

Donc, le monde de l'art n'avait pas vraiment changé.

SOLEIL

Quelle surprise! Je m'appelle SOLEIL Launière.

RYAN

Je m'appelle Ryan Barnett.

SOLEIL

Bienvenue au deuxième épisode de notre nouvelle série, ENTRE ÉGAUX, l'histoire et l'héritage du groupe *Professional Native Indian Artists Inc.* [Artistes autochtones professionnels, inc.]. Dans notre dernier

épisode, nous avons parlé des débuts des artistes Norval Morrisseau et Daphne Odjig, ainsi que de l'explosion de Norval sur la scène artistique canadienne.

Dans le deuxième épisode, nous nous penchons sur ce qui s'est passé pour les artistes des Premières Nations dans la foulée des débuts acclamés de Morrisseau, notamment le pavillon des Indiens du Canada à l'Expo 67.

Tout ça s'en vient...

RYAN

Tout de suite après la pause...

SOLEIL

Alors, qu'en était-il des artistes autochtones qui essayaient de travailler et de se faire remarquer dans les années 1960?

GREG

L'accès aux galeries d'art était caractérisé par une politique d'exclusion. Il y a une grande différence entre un musée ethnographique et une galerie d'art - les œuvres autochtones n'étaient pas considérées comme de l'art. À cette époque, elles étaient considérées comme des « artéfacts ».

SOLEIL

C'est la voix de Greg Hill, artiste, conservateur et conseiller en art autochtone.

GREG

Les artéfacts avaient leur place dans les musées ethnographiques, et non dans les galeries. Les artistes ont donc été exclus

des collections et des expositions d'œuvres d'art, et le gouvernement a pris des mesures pour transformer l'art en artisanat afin de stimuler l'activité économique, ce qui avait commencé plus tôt avec le marché de l'art inuit, à partir de 1949.

SOLEIL

En 1949, James Houston, artiste et fonctionnaire de Cape Dorset, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Nunavut, a organisé l'une des premières expositions importantes d'art inuit pour un public non inuit. Houston a fondé la West Baffin Eskimo Co-operative, maintenant connue sous le nom de studios Kinngait, lieu de travail et centre de distribution pour les graveurs et sculpteurs inuits, qui a permis de créer de nouvelles sources de revenus pour les habitants des collectivités du Nord. Les studios Kinngait ont accueilli des artistes comme Kenojuak Ashevak et Pitaloosie Saila, puis plus tard Annie Pootoogook.

Toujours en 1949, le premier ministre Louis St-Laurent a fondé la Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, des lettres et des sciences, dont le but était d'enquêter sur l'état des arts et de la culture au Canada. En ce qui concerne l'état de l'art des Premières Nations, voici ce que la Commission a constaté. Lis ceci :

RYAN

« À notre avis, on s'accorde pour convenir que certaines formes de cet art ont définitivement disparu avec les coutumes qui leur avaient donné naissance, et que l'emploi sans discernement de totems en guise d'enseignes de postes d'essence ne favorise aucunement la cause de l'Indien ni celle de l'art [...] L'établissement

d'une ligne de conduite d'ordre national dans le domaine des arts et métiers est essentiel au bien-être des Indiens [...] Les Indiens, qui forment une minorité au Canada, se trouvent pour la plupart dans une condition d'infériorité, du triple point de vue économique, social et intellectuel. Leur instruction académique relève de la Division des affaires indiennes et l'on nous a dit que les arts et métiers devraient entrer dans le programme de cet enseignement. »

SOLEIL

Le succès de la West Baffin Eskimo Co-op est devenu une sorte de modèle pour les Affaires indiennes dans la gestion de l'art autochtone.

À partir des années 1960, les artistes autochtones qui travaillaient au Canada étaient donc presque certainement pris dans la bureaucratie d'Ottawa. Le ministère des Affaires indiennes - je vais utiliser ce nom général, vu que le portefeuille des Autochtones a été restructuré et renommé à plusieurs reprises - s'intéressait à l'essor du marché de l'art des Premières Nations.

GREG

Ce ministère existe pour jouer un rôle dans tous les aspects de la vie des gens, ce qui s'applique aux Indiens « inscrits ». C'est un peu la prémisse des Affaires indiennes, non? C'est une institution gouvernementale paternaliste qui dicte le genre d'activités économiques qui devraient être entreprises et qui auraient les meilleures chances de mener à des profits ou de permettre de gagner sa vie.

C'est donc dans cette optique que le ministère des Affaires indiennes et la collection d'art indien ont vu le jour

dans les années 1960 et qu'on a commencé à voir l'art comme une activité économique, c'est-à-dire ce qui se vendrait, ce qu'on pourrait promouvoir. Une collection a été entamée à ce moment-là, et certains des artistes dont nous avons parlé y ont participé.

SOLEIL

L'un de ces artistes était Alex Janvier.

Janvier est né en 1935 dans le territoire des Premières Nations de Cold Lake et du Traité n° 6. Les Affaires indiennes lui ont attribué le numéro 287 lorsqu'il était bébé. C'est ainsi qu'il sera connu du gouvernement. Alors qu'il avait huit ans, des missionnaires œuvrant dans la région ont fait monter Alex et d'autres enfants à l'arrière d'un camion et les ont amenés au pensionnat indien Blue Quills, à 150 km de chez eux. Alex dira plus tard en entrevue :

« Le missionnaire a peut-être prévenu mes parents, mais je n'étais pas totalement au courant de ce qui se passait jusqu'à ce qu'on me jette à l'arrière du camion. »

« On priait jour et nuit, pendant chaque repas et chaque classe. On nous rebattait les oreilles avec ça. Vers la fin, ils nous disaient tout simplement que nos parents et nos grands-parents étaient méchants, des bons à rien. Je ne pouvais pas m'imaginer que mes parents étaient méchants. »

« Mes parents savaient que quelque chose d'étrange s'était passé là-bas parce que mes frères et sœurs aînés étaient démoralisés lorsqu'ils sont rentrés à la maison. Ils n'ont pas vécu très longtemps. Ils sont morts. Ils ont dit que c'était à

cause de la tuberculose, mais c'est le pensionnat qui les a tués à l'intérieur. »

SOLEIL

Janvier a commencé à peindre au pensionnat Blue Quills. Quand il avait 12 ans, l'école a nommé un nouveau directeur, le père Etienne Bernet-Rollande. Je ne peux pas parler du caractère du père Bernet-Rollande, mais Alex dit que c'est grâce à lui si son sort a été différent de celui de ses frères et sœurs. Reconnaisant le talent artistique de Janvier, le père Bernet-Rollande lui a présenté des œuvres de Picasso, de Cézanne et de Kandinsky. Je cite encore une fois Alex :

« C'était un sentiment d'excitation que je n'avais jamais ressenti auparavant. Je découvrais de nouvelles choses. »

SOLEIL

En 1953, *Le Petit Journal*, un quotidien de Montréal, a présenté Janvier, alors âgé de 17 ans. Dans l'article, l'auteur, Dollard Morin, décrit certaines des œuvres du jeune artiste, toutes exposées dans la chapelle du pensionnat. Il y a des sculptures et des peintures à la gouache, qui présentent toutes des sujets catholiques, tout en ayant un thème autochtone. Janvier a peint un tableau de la Vierge Marie, intitulé « Notre-Dame du tipi », qui met en scène Marie, « sous les traits d'une mère indienne », portant l'Enfant Jésus.

Ce tableau a été reproduit sur demande et exposé à Rome.

RYAN

À 17 ans?

SOLEIL

Il se démarquait. Lorsqu'il a quitté le système des pensionnats, Alex voulait poursuivre ses études au Collège des arts de l'Alberta. En fait, il voulait étudier ailleurs, mais les fonctionnaires des Affaires indiennes ont refusé de l'envoyer plus loin que Calgary. Alex a dit :

« C'est eux qui payaient, environ 55 \$ par mois. Ils pensaient avoir le droit de décider de ma vie entière. »

SOLEIL

Vous remarquez un thème récurrent?

Au départ, les fonctionnaires des Affaires indiennes ne voulaient pas que Janvier étudie les beaux-arts, lui ordonnant plutôt de s'inscrire aux cours d'art commercial de l'école.

RYAN

Uhuh, un air paternaliste.

SOLEIL

Deux de ses professeurs, Illingworth Kerr et Marion Nicoll, ont reconnu son talent et sont intervenus.

RYAN

Qu'est-ce qu'ils ont dit?

SOLEIL

Ils ont dit au ministère des Affaires indiennes : « De temps à autre, un cheval de course naturel arrive. On n'attache pas ce cheval à une charrue. »

RYAN

C'est jovial.

SOLEIL

On est au Canada, au milieu des années 1960 - la fièvre du centenaire a frappé la nation. En 1965, des plans étaient déjà en cours pour l'Expo 67, l'« Exposition universelle et internationale » de Montréal. Il a fallu cinq ans de préparation en tout. La Ville de Montréal a construit une île à partir de limon, de roches et de matières de sites d'enfouissement pour contribuer à organiser l'événement. Le thème-

RYAN

Le thème?

SOLEIL

Oui, toutes les expositions universelles ont un thème. Pour celle de 1889 à Paris - à l'origine de la tour Eiffel - le thème était « La Révolution française ».

RYAN

Ça tombait à point.

SOLEIL

Bon, une autre commémoration centenaire. Pour l'Expo 67, le thème était « Terre des Hommes ». C'était un événement énorme dont les coûts ont atteint environ 320 millions de dollars. La plupart des 90 pavillons planifiés et construits servaient aux pays participants, dont les États-Unis, l'Australie et ce qui s'appelait alors la Tchécoslovaquie. Le Canada avait son pavillon, une pyramide inversée appelée « *Katimavik* ». À l'intérieur, un cinéma tournant présentait des films réalisés spécifiquement pour l'Expo par l'Office national du film du Canada.

Certaines structures ont également été construites autour d'un thème, notamment le pavillon des « Indiens du Canada », un

genre de tipi abstrait de 100 pieds, orné d'un totem.

RYAN

Hum, ça semble un peu n'importe quoi...

SOLEIL

Pour ceux qui veulent voir à quoi le pavillon ressemblait, un film de l'ONF intitulé *Mémoire indienne* et parrainé par le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien offre une visite détaillée.

Voici encore Greg Hill qui parle de l'importance de l'EXPO 67 :

GREG

Ça a été un moment décisif pour les peuples autochtones. C'est la première fois que les Premiers peuples du Canada ont eu leur mot à dire dans un forum international.

SOLEIL

Dans le dernier épisode, je vous ai parlé de la sombre histoire de la participation et de la représentation des peuples autochtones aux foires et aux expositions universelles. On a atteint le fond du baril lorsque des gens, comme Abraham Ulrikab, ont été exposés dans un zoo humain. Le mieux qu'on a pu faire, c'est de demander aux peuples autochtones de montrer leur culture, en reconstituant les idées romantiques qu'un anthropologue entretenait sur la vie des « Indiens », entre guillemets, souvent dissociées de leurs réalités.

Pour l'Expo 67, le pavillon des Indiens du Canada a été planifié sous la supervision de la Commission du centenaire et du ministère des Affaires indiennes, mais au

moins un « Conseil consultatif des Indiens » a été créé.

GREG

Alex Janvier a travaillé à la création de ce pavillon, en tant qu'artiste, mais il a également joué d'autres rôles.

SOLEIL

Au moment même où les galeristes et les conservateurs de Toronto évaluaient les tableaux d'Alex Janvier, il était à Ottawa, ayant été invité par le ministère des Affaires indiennes à participer à un symposium pour établir la politique du Programme des affaires culturelles du Ministère. Le symposium réunissait Norval Morrisseau et d'autres artistes des Premières Nations comme George Clutesi, Tom Hill, Duke Redbird, Bill Reid et Gerald Tailfeathers. Jackson Beardy faisait aussi partie du groupe invité à prendre part aux consultations sur l'aménagement du pavillon.

DING

RYAN

C'est quoi, ce bruit?

SOLEIL

C'est ce qu'on entend quand on présente un membre du PNIAI.

RYAN

AH, okay.

SOLEIL

Quincy Pickering Jackson Beardy est né dans la Première Nation de Garden Hill, au Manitoba, en 1944.

PAULA

Il a essentiellement été élevé par sa grand-mère, qui lui a enseigné les traditions. Il l'aimait beaucoup.

SOLEIL

C'est la voix de Pauline Beardy.

PAULA

Tout le monde m'appelle Paula, alors... Je m'appelle Paula Beardy, je suis la veuve de Jackson Beardy.

SOLEIL

Jackson était le cinquième de 13 enfants et, comme Norval et Daphne avec leurs grands-pères, il a grandi sous l'aile d'un de ses grands-parents.

PAULA

Je me rappelle qu'il a dit avoir eu une vision ou un rêve de sa grand-mère et avoir eu très froid; il savait alors qu'elle était morte. Il parlait souvent d'elle et de la stabilité qu'elle avait, et elle lui manquait beaucoup.

SOLEIL

Mais, comme Norval, Alex et des milliers d'autres enfants autochtones, quand Jackson a eu l'âge d'aller à l'école, il a été envoyé au pensionnat indien de Portage la Prairie.

PAULA

Je me souviens que Jackson disait qu'ils n'avaient jamais assez à manger.

SOLEIL

C'est au pensionnat que le lien de ce garçon oji-cri avec son passé et avec lui-même a été brisé. Dans son livre, « *Jackson Beardy: Life and Art* » [*La vie et l'art de Jackson Beardy*], l'auteur Kenneth James Hughes parle de l'impact dévastateur

et aliénant que les 12 années qu'il a passées au pensionnat ont eu sur le jeune Jackson. Le pensionnat a tellement bien réussi à assimiler Jackson à la culture canadienne blanche, que ces six premières années avec sa grand-mère ont presque été effacées. Lorsqu'il est retourné dans sa réserve à 18 ans, il se sentait comme un étranger. Il parlait parfaitement l'anglais, mais il **pensait** aussi en anglais; il devait alors traduire ses pensées en oji-cri avant de parler aux gens de sa communauté.

PAULA

Il trouvait difficile de se réassimiler parce qu'on ne l'acceptait pas vraiment, on le traitait comme un Indien blanc.

SOLEIL

Jackson a bientôt commencé à entamer ce que Hughes a appelé un « processus de récupération de sa culture » pour échapper à ce profond sentiment d'aliénation. Mais c'était souvent inconfortable parce qu'il inspirait la suspicion.

RYAN

Pourquoi?

SOLEIL

Eh bien, selon Hughes : « Ses traits ressemblaient à ceux d'un Indien, il s'habillait comme un Indien d'Hollywood et il se comportait davantage comme un anthropologue blanc. »

RYAN

Un peu trop curieux?

SOLEIL

Il essayait de renouer avec son passé.

En même temps, il voulait faire des études en art. Il est resté au pensionnat jusqu'à

ses 18 ans, même si de nombreux enfants cherchaient à s'enfuir à 16 ans, l'âge auquel les autorités ne les pourchassaient plus. Jackson est resté parce que son directeur avait promis que s'il obtenait son diplôme d'études secondaires, il pourrait aller étudier les beaux-arts au collège. Mais, le moment venu, le directeur est revenu sur sa promesse en disant à Jackson que les artistes étaient des « beatniks ».

RYAN

Des beatniks?

SOLEIL

Le directeur lui a dit qu'ils l'avaient éduqué pour qu'il soit un « bon citoyen » capable de vivre et de gagner sa vie dans la société blanche. Mais-

RYAN

Il y a un mais?

SOLEIL

Mais il l'enverrait étudier l'art commercial s'il le voulait.

RYAN

Et puis des profs sont intervenus et se sont portés garants de son talent?

SOLEIL

Non, pas dans le cas de Beardy.

PAULA

Il détestait vraiment le directeur. Je me souviens qu'on était assis à regarder la télévision et qu'il y avait une publicité qui revenait assez régulièrement sur un produit qui s'appelait M. Net. Le personnage rappelait à Jackson le directeur, et il devenait vraiment fâché.

RYAN

J'espère qu'il a dit à M. Net : « Je vais vous montrer de quel bois je me chauffe. »

SOLEIL

Il l'a fait! Il a aussi dit à son directeur qu'il deviendrait un artiste, même si ça voulait dire qu'il devrait « manger des craquelins » et « dormir sur des matelas infestés de poux », comme le directeur l'avait averti.

RYAN

Trois ou quatre ans plus tard, il est assis à une table avec Norval Morrisseau, Bill Reid et Alex Janvier, donnant des conseils sur l'art pour le pavillon des Indiens.

SOLEIL

Il lui a montré de quel bois il se chauffait.

RYAN

En effet, oui.

CARMEN

En 1966, Morrisseau et d'autres personnes, dont Alex Janvier, ont été invités à Ottawa pour parler de l'art à l'extérieur du pavillon des Indiens du Canada.

SOLEIL

C'est la voix de Carmen Robertson.

CARMEN

Je m'appelle Carmen Robertson et je suis titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur la culture visuelle et matérielle des peuples autochtones de l'Amérique du Nord à l'Université Carleton.

SOLEIL

Carmen se rappelle aussi l'importance de l'Expo 67 :

CARMEN

Le pavillon des Indiens du Canada a fait l'objet de nombreux écrits, comme il se doit, parce qu'il a été crucial. Il a changé la façon dont le monde et le Canada voyaient les peuples autochtones. Il semble toutefois qu'une grande partie a été oubliée en raison d'une sorte d'amnésie culturelle au Canada. Mais en 1967 c'était un moment très important.

SOLEIL

Voici encore Greg Hill.

GREG

Je suis certain que le gouvernement du Canada a supposé que ce serait quelque chose de très intéressant pour le tourisme, pour le tourisme culturel, compte tenu des possibilités économiques potentielles pour les peuples autochtones.

SOLEIL

Tu te souviens que tu as dit que le bâtiment, c'était « un peu n'importe quoi »? La structure massive en forme de tipi a été conçue par un architecte du gouvernement sans trop de consultation. Pour le construire, le gouvernement a embauché des monteurs de charpentes métalliques mohawks de Kahnawake, tout près de Montréal. Ce sont eux qui ont construit des ponts et de nombreux gratte-ciel de New York. Pour le pavillon, c'était une lutte entre les bureaucrates chargés de superviser le projet et le conseil autochtone responsable des consultations.

RYAN

Dans quel sens?

SOLEIL

C'était le centenaire, une période de réflexion pour le pays, mais ça signifiait quelque chose de très différent pour les Autochtones et les allochtones. Cette tension se reflétait dans l'art commandé pour le pavillon.

Le 27 septembre 1966, le *Winnipeg Free Press* a publié un article sur la réunion qui a eu lieu à Ottawa avec ces artistes autochtones. Mais comme Carmen le fait remarquer dans son livre sur Morrisseau et les médias, l'article porte sur la participation de Norval. Il avait **34** ans à l'époque et il avait reçu une commission de 15 000 \$ pour une exposition à Montréal. Il était évident qu'il serait l'un des artistes choisis pour créer une murale pour le pavillon des Indiens du Canada. Au bout du compte, huit œuvres ont été commandées pour l'extérieur du bâtiment, dont des murales de George Clutesi, Francis Kagige et Norval Morrisseau. Il y avait aussi des fresques de trois mètres de diamètre chacune. Mais certains artistes ont éprouvé des difficultés par rapport à ce qu'ils proposaient comme vision pour leur œuvre.

GREG

Alex Janvier a donné à sa murale un titre qui sonnait comme une critique.

SOLEIL

Il a intitulé son œuvre abstraite « L'Est imprévisible », une critique sur le contrôle exercé par Ottawa sur les peuples autochtones.

CARMEN

Ils n'ont pas aimé le titre. Alex Janvier choisissait des titres très politiques et

créait des trucs avant-gardistes, et c'était trop pour eux.

GREG

Sa murale a donc été déplacée vers l'arrière du pavillon.

SOLEIL

Alex a signé l'œuvre avec son nom, mais aussi avec son numéro de traité : 2-8-7. C'est une forme de protestation qu'il exerçait à l'époque.

RYAN

Qu'en est-il de Norval?

SOLEIL

Norval a aussi eu des démêlés avec les Affaires indiennes et la Commission du centenaire.

CARMEN

Morrisseau, sans surprise, était responsable de l'une des grandes murales parce qu'à l'époque, il était un artiste bien connu au Canada. Il avait une idée pour la murale. Il a présenté une maquette, tout comme les autres artistes.

SOLEIL

Une maquette est un modèle à l'échelle. Cory Dingle, responsable de l'héritage de Morrisseau, explique ce qui s'est passé.

CORY

Il leur a joué un tour en quelque sorte; Morrisseau a fait un croquis original de son œuvre, qu'il n'a montré à personne. Il a présenté un modèle, mais il prévoyait faire complètement autre chose.

CARMEN

[...] il est devenu évident que ce qu'il voulait faire était une œuvre d'art qu'il

avait souvent créée, qui met en scène une mère allaitant à la fois un ourson et une figure humaine [...] Quand il a commencé à créer sa murale, on craignait vraiment qu'elle ne soit pas acceptable, que le public ne veuille pas voir ce qui semblait être une mère humaine, mais qui était en fait la Terre mère, nourrir à la fois un ours et un humain.

CORY

Ils mordillent ses seins avec leurs dents pointues. Ce n'est pas une scène où l'on voit la Terre mère donnant tendrement le sein au Fils de l'Homme. Non, c'est notre société moderne qui mord ses mamelons, déchire sa peau et la vide de son sang. Morisseau voulait utiliser cette plateforme comme une sorte de protestation environnementale.

CARMEN

Ils lui ont dit : « Tu vas devoir changer ta murale pour qu'il y ait deux garçons. » Il a répondu : « Non, je ne vais pas la changer. » « Tu n'as pas le choix. » Il est donc parti. Ce qui vous donne une bonne idée de qui il était comme artiste. Il n'allait rien y changer et il n'a pas eu à le faire.

RYAN

Il est parti?

SOLEIL

Oui. Il n'allait pas se plier à la volonté des Affaires indiennes et il est donc parti.

RYAN

Qu'est-il arrivé à la murale?

CARMEN

Ce qui s'est passé, c'est que son apprenti et bon ami, Carl Ray, Un artiste cri qui travaillait avec lui depuis un bon moment,

a accepté de terminer la murale, et
Morriseau lui a donné la permission de le
faire. Carl a donc changé la murale pour
qu'on y voie deux bébés et il a écrit en
bas « En l'honneur de Moses Potan
Nanakonagos », le grand-père de
Morriseau, un chaman qui a été une figure
importante dans sa vie.

RYAN

J'ai entendu une cloche.

SOLEIL

Oui, Carl Ray, un autre membre du PNI AI
travaillait avec Morriseau sur sa murale
et a été chargé de terminer le travail
pour son mentor.

CORY

Je ne sais pas si Norval dirait que Carl
était son assistant. C'était son ami. Carl
était un grand artiste. Il a enseigné
l'art dans des communautés isolées, et
c'était aussi un grand artiste réaliste.
Son art était différent d'une fois à
l'autre. Il pouvait peindre un orignal qui
ressemblait à un orignal. C'était un
artiste réaliste très doué. Il a aussi
adopté le style de Norval et l'a fait
sien. Norval a toujours été très
impressionné par les lignes de Carl et son
talent.

SOLEIL

Carl Ray était un autre artiste, comme
Morriseau, qui a brisé les tabous en
présentant des légendes et des
enseignements dans ses œuvres. Il est né
dans la Première Nation de Sandy Lake,
dans le nord-ouest de l'Ontario, en 1943.
À six ans, il a été envoyé dans un
pensionnat indien à 300 milles au nord de
Kenora.

RYAN

Soupir

SOLEIL

C'est là qu'il en a appris sur Jésus. Il dessinait également... beaucoup. Il remplissait apparemment ses cahiers de croquis, ce qui lui a valu de sévères sanctions de la part des enseignants et des administrateurs du pensionnat.

RYAN

Il n'y avait pas de directeur pour l'encourager dans sa voie artistique?

SOLEIL

Pas pour Carl. Son père est mort quand il avait 15 ans, ce qui a précipité son départ du pensionnat. Il a dû travailler dans des camps forestiers et des mines pour subvenir aux besoins de sa famille. Il a rapidement contracté la tuberculose et a été envoyé dans un sanatorium à Fort William pour qu'il se rétablisse.

RYAN

D'accord... nous avons un autre balado, *L'histoire d'un crime national*, dans lequel nous avons parlé du sanatorium de Fort William.

SOLEIL

Pas le meilleur endroit.

RYAN

Pas un bon endroit.

SOLEIL

Mais le séjour de Carl au sanatorium lui a permis de travailler sur son art. Il a consacré son temps à dessiner et à peindre. Dans certaines biographies sur lui, on parle de thérapie par l'art, ce qui était très courant dans les

sanatoriums et les hôpitaux ségrégués à l'époque.

Il est resté au sanatorium pendant un an, vendant même des tableaux pendant qu'il était là. Il est finalement retourné à Sandy Lake en 1966.

RYAN

Juste à temps pour l'Expo 67.

SOLEIL

C'est exact.

RYAN

Que s'est-il passé après l'Expo 67?

SOLEIL

Eh bien, Alex a perdu son emploi.

GREG

Parce qu'il était un employé des Affaires indiennes et qu'il avait un contrat pour le pavillon. Après la création du pavillon, son contrat a été annulé vu qu'il en avait respecté les conditions en peignant 80 tableaux qui représentent une partie importante de la collection d'art autochtone des Affaires indiennes.

RYAN

Et pour Morrisseau?

CARMEN

L'Expo 67 est devenue un véritable « point tournant » pour Morrisseau : pendant qu'il peignait avant l'ouverture, il a rencontré Herbert Schwartz, figure importante dans le domaine de l'art [...] Il a demandé à Morrisseau s'il souhaiterait faire une exposition à Montréal, ce qui l'a amené à se rendre en France pour ses deux premières expositions internationales.

RYAN

Il est donc parti?

SOLEIL

Il savait très bien qu'il n'avait pas besoin de bien s'entendre avec les organisateurs de l'Expo 67 et qu'il allait s'en tirer. Et le pavillon lui-même est devenu un sujet chaud dans la presse.

GREG

Je sais que les gens ont été surpris de la façon dont les choses se sont déroulées et des commentaires assez critiques mis de l'avant dans le pavillon. L'histoire veut que la reine ait visité le pavillon pour en ressortir estomaquée, ne s'attendant pas à voir ce qu'elle avait vu.

RYAN

Qu'a-t-elle vu?

SOLEIL

Eh bien, malgré la censure à laquelle certains artistes ont fait face dans le processus de création, le pavillon des Indiens du Canada sortait du lot à l'époque. Tout ça s'est produit pendant la rafle des années 60. Les enfants autochtones étaient encore enlevés de leurs parents et donnés à des familles blanches. Les pensionnats et les externats existaient toujours. Les organisateurs autochtones ont présenté une version des relations entre les Autochtones et les colons qui portait à réfléchir.

RYAN

Peux-tu expliquer?

SOLEIL

Revenons à ce film de l'ONF. Disons que vous êtes une famille blanche de Peterborough, en Ontario, et que vous venez à Montréal, la ville la plus cosmopolite du pays. Vous êtes là pour

célébrer le 100^e anniversaire de la Confédération. Vous entrez dans ce tipi massif - fait d'acier et de béton - et la première chose que vous voyez est un panneau indiquant « Quand l'Homme blanc est venu, nous l'avons reçu avec amour ».

RYAN

C'est bien.

SOLEIL

Oui, mais vous continuez de visiter le pavillon et vous voyez toutes les façons dont l'homme blanc a profité de cet amour pendant 300 ans. Des panneaux disaient « La guerre et les traités de paix nous ont privés de nos territoires », « Nous voulions vivre notre vie sur nos territoires ». Toute une salle était consacrée aux effets destructeurs du système des pensionnats indiens. Bon nombre de visiteurs ont ainsi appris que les pensionnats n'étaient pas une bonne chose pour les Autochtones.

RYAN

Je comprends pourquoi la reine était estomaquée.

SOLEIL

Apparemment, comme on l'a rapporté, la reine a ignoré un énorme panneau rétroéclairé qui présentait un traité signé par son ancêtre, George II, dans une section du pavillon portant sur les traités qui ont été violés.

RYAN

Ha!

SOLEIL

La presse considérait le pavillon comme un affront. Les journalistes blancs étaient vexés. Ils avaient l'impression que les « Indiens » consultés dans le cadre de la

création du pavillon avaient trompé les organisateurs. On était censé célébrer le Canada, mais les artistes autochtones avaient mis des bâtons dans les roues, ce qui était une insulte aux yeux de la nation. De toute évidence, les artistes avaient démontré comment l'art pouvait servir à formuler de vives critiques sociales et des commentaires politiques et sensibiliser les gens aux injustices. Leurs pratiques artistiques ne se conformeraient désormais plus aux touristes et aux acheteurs blancs, comme le préconisaient depuis des années la Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts et le ministère des Affaires indiennes.

JOSEPH

C'est ce que Daphne m'a dit dès le début. Tu as un don, cultive-le. Ne laisse personne te dire que ce n'en est pas un ou qu'il ne vaut rien.

Épisode 3 : L'atelier de Daphne

Mots 4188

RYAN

Commence-t-on par un clip aujourd'hui?

SOLEIL

On va commencer par une histoire. La dernière fois qu'on a parlé de Daphne Odjig, elle vivait à Parry Sound, à quelques heures de chez elle dans la Première Nation de Wiikwemkoong.

BONNIE

C'est à ce moment-là qu'elle a commencé à utiliser un nom différent. Odjig signifie *fisher*, ou pékan, en ojibwé. Le pékan est un petit animal qui vit près des rivières. Daphne avait choisi de s'appeler Daphne Fisher.

SOLEIL

C'est la voix de Bonnie Devine.

BONNIE

Je m'appelle Bonnie Devine. Je suis artiste visuelle.

SOLEIL

Daphne a renié ses origines ojibwées pendant de nombreuses années, signant ses œuvres du nom de Fisher au lieu d'Odjig.

BONNIE

Certaines sont signées « Daphne Fisher », d'autres, créées dans les années 1960, sont seulement signées « Daphne ». Elle essayait simplement de gagner sa vie et de faire de son mieux pour être acceptée dans la société canadienne en général.

SOLEIL

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, Daphne a déménagé à Toronto pour travailler, mais elle a continué à peindre. En 1945, elle a épousé Paul Sommerville, un ancien combattant. Ils ont déménagé dans la vallée du Fraser, en Colombie-Britannique, et ont eu un fils, David. Le mari de Daphne est mort dans un accident de voiture.

En 1962, Daphne s'est remariée, épousant Chester Beavan, et le couple a déménagé au Manitoba. C'est à ce moment-là qu'elle a renoué avec son identité ojibwée.

BONNIE

Pour faire court, sa belle-sœur, Rosemary Peltier, l'a invitée à assister au pow-wow de Wiikwemkoong.

SOLEIL

C'était en 1964.

BONNIE

Elle était mariée, avait une famille et s'était fait une réputation en tant qu'artiste travaillant à l'huile et à l'acrylique. Elle a été invitée à revenir à Wiikwemkoong, où il était très difficile de se rendre, pour le quatrième pow-wow annuel.

SOLEIL

Il est important de se rappeler que les pow-wow étaient interdits à partir des années 1850 et qu'il était illégal pour les communautés des Premières Nations de tenir des cérémonies de danse. Cette interdiction a duré des décennies. La belle-sœur de Daphne tentait de ramener des chansons et danses à Wiki.

BONNIE

C'était énorme parce que les jésuites, qui étaient encore les chefs spirituels de la communauté [...] s'opposaient fermement à la tenue de l'événement.

Daphne y est allée. Elle se tenait loin, mais sa belle-sœur lui a dit « Viens danser avec nous ». Elle était très réticente à le faire vu qu'elle vivait à l'extérieur de la communauté depuis ses 18 ans. Elle avait travaillé très fort pour s'acclimater aux communautés blanches et au monde de l'art traditionnel et se faire accepter par eux. Elle ne l'a jamais dit, mais j'imagine qu'elle se sentait un peu comme un imposteur ou un intrus.

Quoi qu'il en soit, les gens l'ont convaincue d'aller danser. Elle regardait ce qu'ils faisaient et tentait de les imiter. Elle a dit que, tout à coup, le son du tambour lui a pénétré le cœur. C'est là qu'elle a compris qu'elle était autochtone.

À partir de ce moment-là, encouragée et aidée par sa belle-sœur Rosemary, elle a commencé à explorer certaines des histoires des aînés de l'île. Elle a fait un peu de travail de conservation, organisant notamment une exposition pour le pow-wow. Elle s'est alors rendu compte qu'il y avait peut-être un espace pour elle dans ce genre artistique qui lui offrait la chance d'affirmer son identité ojibwée.

SOLEIL

Je m'appelle Soleil Launière.

RYAN

Je m'appelle Ryan Barnett.

SOLEIL

Bienvenue à Entre égaux, une série en cinq parties portant sur l'histoire et l'héritage du groupe *Professional Native Indian Artists Inc.* [Artistes autochtones professionnels, inc.]. Dans le dernier épisode, nous avons rencontré Alex Janvier, Jackson Beardy et Carl Ray alors qu'ils travaillaient à la création du célèbre pavillon des Indiens du Canada de l'Exposition universelle et internationale de Montréal, aussi appelée « Expo 67 ». Voici l'épisode 3, consacré à l'atelier de Daphne.

--

SOLEIL

Attends. Il faut donner du contexte.

RYAN

D'accord.

SOLEIL

Il y a eu l'Expo 67. Voici encore une fois Greg Hill, artiste, conservateur et conseiller en art autochtone.

GREG

Ça a été un moment décisif pour les peuples autochtones [...] C'est la première fois que les Premiers peuples du Canada ont eu leur mot à dire dans un forum international.

SOLEIL

Et [Carmen Robertson](#) :

CARMEN

Ça a changé la façon dont le monde et le Canada voyaient les peuples autochtones. [...] En 1967 c'était un moment très important.

RYAN

Mais?

SOLEIL

Mais...

CARMEN

Une grande partie a été oubliée en raison d'une sorte d'amnésie culturelle au Canada.

SOLEIL

Ce qui nous amène à cet extrait, tiré des archives.

PIERRE ELLIOT TRUDEAU (CLIP)

We must convince Canadians, and particularly Indians that we need to make a choice. Either they become part of the mainstream of Canadian society, they are equal before the law, with the same rights as other Canadians. Or they remain apart, a little different, not full-fledged citizens.

RYAN

De quoi parle-t-il?

SOLEIL

En octobre 1967, l'EXPO prend fin et tout le monde rentre chez lui. Le 25 juin 1969, à peine un an et demi plus tard, Jean Chrétien, alors ministre des Affaires indiennes, présente à la Chambre des communes la Déclaration du gouvernement du Canada sur la politique indienne, communément appelée le « Livre blanc ».

RYAN

C'était quoi, le Livre blanc?

SOLEIL

C'est la solution que le gouvernement a proposée au problème qu'il percevait avec les peuples des Premières Nations au

Canada. En 1963, le gouvernement fédéral a commandé un rapport sur les conditions sociales des Premières Nations partout au pays. L'anthropologue Harry B. Hawthorn, chargé de mener l'enquête, a conclu que les peuples des Premières Nations comptaient parmi les populations les plus défavorisées et marginalisées du pays. Il les appelait des « citoyens mineurs », étant donné qu'ils affichaient des taux élevés de pauvreté et de mortalité infantile et de faibles taux en matière d'éducation et d'espérance de vie. Hawthorn attribue ces problèmes à des décennies de politiques gouvernementales inefficaces qui régissaient la vie des peuples des Premières Nations.

RYAN

Ouf.

SOLEIL

C'est un rapport en deux volumes. Pour résumer, Hawthorn a recommandé que le gouvernement mette fin aux programmes d'assimilation forcée, comme les pensionnats indiens. Mais ce que le gouvernement a retenu de son rapport et des consultations subséquentes avec diverses communautés des Premières Nations qui ont exprimé leurs préoccupations au sujet de leurs droits issus de traités, de l'éducation, des soins de santé et de l'autodétermination, c'est qu'il fallait abolir le statut juridique d'« Indien ».

RYAN

Pour remédier aux problèmes créés ou exacerbés par les programmes d'assimilation forcée, le Livre blanc proposait donc d'autres mesures d'assimilation forcée?

SOLEIL

Le Livre blanc proposait d'éliminer le statut d'Indien, de dissoudre les Affaires indiennes, d'abolir la *Loi sur les Indiens*, de convertir les terres des réserves en propriétés privées, de nommer un commissaire chargé de régler les revendications territoriales en suspens et de mettre fin graduellement aux traités existants. Te souviens-tu du titre original de l'œuvre d'Alex Janvier pour l'Expo 67, « L'Est imprévisible »?

RYAN

Oui.

SOLEIL

Le Livre blanc l'incarne parfaitement.

RYAN

Quelle a été la réaction?

SOLEIL

Ça n'a pas très bien été reçu. Ça s'est passé en plein mouvement des droits civiques autochtones à la fin des années 1960.

GREG

C'était une période très active.

SOLEIL

Encore une fois, Greg Hill.

GREG

Ça coïncidait avec ce qui se passait aux États-Unis par rapport au mouvement des droits civiques.

SOLEIL

Aux États-Unis, il y avait l'*American Indian Movement*, le mouvement indien américain, qui s'organisait pour lutter contre la brutalité policière, la pauvreté et la discrimination dans les centres

urbains. Ce groupe n'était qu'un élément du mouvement *Red Power* (pouvoir rouge) en pleine croissance dans ce pays.

GREG

On pourrait même remonter plus loin, aux Autochtones qui se sont portés volontaires et qui se sont battus pendant la Deuxième Guerre mondiale, d'anciens combattants qui, une fois revenus, n'ont pas reçu les mêmes montants que les autres pour leur service. Certains ont perdu leur maison ou leur terre. Ils ont vu comment ça se passait dans d'autres parties du monde et ont combattu en tant qu'alliés du Canada, mais quand ils sont revenus, ils ont été traités très différemment de leurs compagnons d'armes.

SOLEIL

Au moment où le Livre blanc a été présenté, le mouvement *Red Power* s'était déplacé vers le nord, au Canada. Ce qu'il faut retenir, c'est que l'activisme politique des autochtones pendant cette période, qui touchait la décolonisation et la reconstruction des nations autochtones, englobait aussi la revitalisation des cultures, des visions du monde et des formes d'expression autochtones. Les artistes autochtones ont participé activement à ces efforts. Leurs œuvres dépeignaient la résistance individuelle et collective à l'assimilation forcée et à la colonisation et démontraient leur fierté culturelle. Ce n'étaient pas les objets d'artisanat que le gouvernement les encourageait à produire.

GREG

Pour Trudeau père et Jean Chrétien, il fallait une « société juste », une façon de régler le problème des Indiens en éliminant leur statut spécial. On leur disait essentiellement qu'ils allaient

être égaux sur les plans juridique et politique, dans la Constitution, que tout irait bien. Mais ça ne réglait aucun des problèmes multigénérationnels qui existent encore aujourd'hui et qui découlent des politiques d'extermination culturelle et physique du gouvernement depuis plus d'un siècle. On ne peut pas se contenter de dire aux autochtones dans un livre blanc qu'ils sont maintenant comme les Blancs et que tout ira bien, qu'il n'y a plus de problème.

SOLEIL

En 1970, Harold Cardinal et l'Association des Indiens de l'Alberta ont publié une réponse, *Citizens Plus* [Citoyens avantaés], aussi appelée « Livre rouge », une critique du Livre blanc selon laquelle « il est nécessaire de conserver le statut juridique des Indiens pour que ceux-ci soient traités équitablement. La justice exige que l'histoire, les droits et la situation des Indiens soient reconnus. »

Dans son livre, *The Unjust Society* [La Société inéquitable], publié à cette époque, Cardinal a précisé sa pensée : « Malgré toutes les tentatives du gouvernement pour convaincre les Indiens d'accepter le Livre blanc, ses efforts ont échoué, car les Indiens comprennent que la voie tracée par le ministère des Affaires indiennes, énoncée par son porte-parole, l'honorable M. Chrétien, mène directement au génocide culturel. Nous ne suivrons pas cette voie. »

Le gouvernement a fini par retirer cette politique, le premier ministre Trudeau déclarant : « Nous avons peut-être eu des préjugés d'hommes blancs et libéraux, avec un "l" minuscule, en croyant que l'égalité signifiait la même loi pour tout le monde. »

RYAN

Il voulait dire quoi par « libéraux avec un "l" minuscule »?

SOLEIL

Quelqu'un qui a des opinions libérales, sans être attaché à un parti politique en particulier.

RYAN

Ah, d'accord.

GREG

C'est tout de même étonnant. Bien sûr, il y a des choses négatives dans la *Loi sur les Indiens*, et on débat toujours de ces questions pour savoir s'il faut les éliminer ou non.

SOLEIL

Juste un petit point sur ce sujet. Greg Hill nous a raconté qu'il avait fait visiter le Musée des beaux-arts du Canada à Jean Chrétien et à son épouse Aline.

GREG

Lorsqu'on a organisé l'exposition de Morrisseau au Musée, ils voulaient faire une visite, alors je leur ai fait faire une visite privée et je n'ai pas pu m'empêcher de lui poser des questions sur le Livre blanc vu qu'il y avait contribué. C'était une visite très joviale et conviviale. Je lui ai posé la question, Aline est tout simplement partie, et M. Chrétien s'est arrêté et son comportement a changé. Cette conversation n'allait pas avoir lieu.

PAUSE

JOSEPH

J'ai été frappé par la foudre pour la première fois dans la cour de ma grand-mère lorsque j'avais trois ans. Elle a frappé un arbre, a traversé le sol et est montée par mes pieds. C'est la seule fois où j'ai été frappé trois fois. C'est la seule fois où j'ai perdu connaissance.

SOLEIL

C'est la voix de Joseph M. Sanchez.

JOSEPH

Je m'appelle Joseph M. Sanchez. Je suis né un soir de pleine lune à Trinidad, au Colorado, près du vieux sentier menant à Santa Fe. C'est en fait le col de la montagne qui se rend dans les plaines du Nouveau-Mexique.

RYAN

Devrait-on entendre une cloche?

SOLEIL

Oui!

DING

SOLEIL

Joseph est né en 1948. Lorsqu'il avait 10 ans, sa famille a quitté le Colorado...

JOSEPH

...pour aller dans la réserve des Apaches de White Mountain en Arizona, un paradis en 1958 : beaucoup d'animaux sauvages, de magnifiques ruisseaux remplis de poissons, des forêts de vieux pins.

SOLEIL

Comme les autres dans cette histoire, Joseph était un artiste précoce et dévoué. Son enseignante de cinquième année...

JOSEPH

Mademoiselle Guterres.

SOLEIL

...lui permettait de sauter le cours d'éducation physique pour rester dans sa classe et faire de l'art.

JOSEPH

Elle m'a enseigné une technique de peinture inversée sur verre; c'était vraiment incroyable pour moi et ça m'a donné pour la première fois l'idée de faire de l'art. Elle m'a aussi appris à broder et à faire du crochet et m'a encouragé à dessiner tout le temps. C'est à ce moment-là que j'ai vraiment compris que c'était mon destin. En sixième année, je suis devenu l'artiste de l'école, parce que j'avais déjà de l'expérience avec la peinture. J'ai fait toutes les affiches. J'ai fait toutes sortes de choses pour tout le monde. Mais j'avais constamment des problèmes parce que j'adorais dessiner des nus. On m'envoyait au bureau et on me donnait la fessée comme on dit. Les punitions renforçaient vraiment ma détermination en tant qu'artiste.

SOLEIL

Après l'école secondaire, Joseph s'est joint à la Marine.

JOSEPH

Je l'ai fait pendant mon premier semestre d'université, après que mon professeur d'art a jeté tout mon travail, alors que j'avais terminé le programme du semestre en deux ou trois semaines. Je dois dire que j'étais plutôt enthousiaste. Il a dit que je l'avais insulté.

SOLEIL

Joseph n'est jamais retourné en classe. Il a rencontré un recruteur sur le campus qui l'a convaincu de s'enrôler en lui

garantissant qu'il pourrait faire des études en tant qu'artiste.

JOSEPH

Comme ma mère venait de mourir, la mort ne me dérangeait pas.

RYAN

La mort ne le dérangeait pas?

SOLEIL

Souviens-toi, Joseph était aux États-Unis, et c'était la fin des années 1960, à l'apogée de la guerre au Vietnam.

RYAN

Je vois.

JOSEPH

Il m'a fallu trois exemptions pour être dans la Marine. Ma vue était trop mauvaise. Je pesais à peine 100 livres et je mesurais seulement cinq pieds.

SOLEIL

Mais il a obtenu des exemptions et a été admis.

JOSEPH

Dans la Marine, je devais jouer le rôle « d'un Navajo ou d'un Apache en colère », mais je ne suis ni l'un ni l'autre.

SOLEIL

Joseph a servi pendant 28 mois.

JOSEPH

Mais comme on ne quittait pas le continent, on suivait aussi un entraînement pour les émeutes de Los Angeles. On nous a notamment demandé de mettre une baïonnette sur notre fusil et d'avancer en criant « tuez vos mères ».

RYAN

Wow.

SOLEIL

Ouais.

JOSEPH

J'ai refusé cet ordre. Ça a causé tout un problème avec la hiérarchie. En fait, ils m'ont mis dans une cellule capitonnée pendant une semaine, en me disant que j'étais fou et que je prenais de la drogue, mais c'était totalement faux. Je leur ai donné des œuvres d'art en guise de réponses à leurs questions. Lorsqu'ils m'ont sorti de la cellule, j'ai commencé à penser à quitter la Marine et à venir au Canada.

RYAN

C'est ce qui s'est passé?

JOSEPH

C'est exactement ce qui s'est passé.

SOLEIL

Joseph a déménagé au Canada au moment même où un nouveau mouvement émergeait à Winnipeg. La suite après la pause.

SOLEIL

Dans les années qui ont suivi l'Expo 67, la reconnaissance du groupe d'artistes dont nous parlons s'est accrue. Après un désaccord avec la Commission du centenaire et après avoir abandonné son œuvre pour le pavillon des Indiens du Canada, Morrisseau a été invité à exposer ses tableaux en France. L'exposition, Peintre indien du Grand Nord canadien, tenue à la Galerie Saint-Paul dans le sud de la France, a été un succès auprès des critiques et du public. L'exposition a attiré 12 000

visiteurs, dont des artistes célèbres comme Pablo Picasso et Marc Chagall.

RYAN

J'ai lu que Tom Hill, un conservateur et artiste sénéca qui a également travaillé au pavillon de l'Expo 67, a dit que les Canadiens ne donnaient pas à l'art des Premières Nations la même attention qu'il recevait à l'étranger. Les œuvres des Premières Nations n'étaient pas encore affichées, disons, au Musée des beaux-arts de l'Ontario ou du Canada.

SOLEIL

Oui, c'est exact, mais à peu près à cette époque, Carl Ray, l'artiste qui a terminé la murale de Morrisseau, a exposé ses œuvres à Winnipeg, tandis que celles d'Alex Janvier pouvaient être vues à Calgary. En fait, Norval Morrisseau et Jackson Beardy ont tous deux reçu la Médaille du centenaire, et tous ont reçu des commissions ou des subventions du Conseil des arts.

Alors que Morrisseau, Ray, Janvier et, dans une certaine mesure, Beardy étaient occupés avec l'Expo 67, les œuvres de Daphne Odjig ont fait l'objet d'un intérêt croissant.

Elle a présenté sa première exposition en solo au Centre d'art Lakehead de Thunder Bay en Ontario et une deuxième l'année suivante à l'Université de Brandon, au Manitoba. Bien sûr, comme ces artistes fréquentaient les mêmes cercles, ils ont commencé à se rencontrer. Daphne a rencontré Carl en 1968 et Morrisseau l'année suivante, ce qui l'a rapprochée du groupe de l'Expo 67. Ils ont commencé à faire différentes expositions de groupe.

RYAN

Les choses s'arrangeaient enfin.

SOLEIL

Oui. Alors qu'ils commençaient à se rencontrer au cours de cette période, Winnipeg les a tous attirés. Daphne a déménagé au Manitoba avec son mari Chester en 1964, se rapprochant de plus en plus de Winnipeg à chaque réaffectation de Chester, pour finalement s'y établir en 1970. Beardy et Ray s'étaient rencontrés en 1965 alors qu'ils faisaient de l'auto-stop dans le nord du Manitoba. Les deux hommes allaient voir leurs œuvres être exposées à Winnipeg dans un proche avenir et s'y installer eux-mêmes. La scène artistique de la ville attirait aussi régulièrement Morrisseau et Janvier. L'année 1970 était également le centenaire du Manitoba, ce qui a créé des possibilités pour ces artistes, comme lors de l'Expo 67. Des œuvres de Morrisseau, Beardy, Ray et Odjig ont été incluses dans un portfolio de reproductions publié par la Winnipeg Centennial Corporation.

JOSEPH

Cette époque à Winnipeg a été incroyable; beaucoup d'artistes y venaient parce que les loyers étaient bas, on pouvait avoir un studio, un endroit où s'installer.

SOLEIL

Puis Daphne a pris une décision importante. Voici encore Bonnie Devine.

BONNIE

Elle admirait Andy Warhol; elle savait qu'il avait ouvert son atelier, le Factory, à Manhattan. Elle s'est demandé pourquoi ils ne pourraient pas aussi avoir leur propre atelier, un endroit où les gens pourraient venir et faire de la musique, des films et de la peinture, flâner et faire la fête.

SOLEIL

En 1971, Chester et Daphne ont ouvert un petit atelier d'artisanat d'où elle dirigeait Odjig Prints of Canada Limited, une nouvelle entreprise qui lui permettait de vendre ses propres œuvres ainsi que celles de ses contemporains.

BONNIE

Elle comprenait que les collectifs pouvaient servir à semer et à diffuser des idées et à créer de nouvelles pratiques. Je pense que c'est ce qu'elle souhaitait faire avec cette galerie.

SOLEIL

Voici Michelle Lavallee.

MICHELLE

Je m'appelle Michelle LaVALlee. Je suis mère, administratrice dans le secteur des arts et anishinaabekwe. Ma famille vient de la Première nation non cédée de Cape Croker, juste au sud de l'île Manitoulin.

SOLEIL

Daphne a...

MICHELLE

...a vraiment pris le contrôle; elle ne se sentait pas soutenue à l'époque et elle a pris l'initiative de créer un espace pour les artistes, où ils pourraient partager leurs expériences et célébrer leurs différences artistiques.

JOSEPH

Au début, l'atelier était petit. Il y avait quelques comptoirs et des vitrines. Daphne avait beaucoup de mocassins, de mukluks et d'articles brodés de perles. Elle y présentait ses propres tableaux ainsi que les reproductions de Norval et

de Carl Ray qu'elle avait déjà commencé à faire.

SOLEIL

C'est encore la voix de Joseph.

JOSEPH

Quand j'ai vu Daphne pour la première fois, c'était une femme magnifique. Elle aimait porter des cols roulés, elle avait beaucoup de bijoux turquoise et portait toujours un collier de cette couleur. Elle était si chaleureuse, si accueillante envers tout le monde. Elle cherchait des gens qui étaient prêts à parler d'authenticité, d'une certaine réalité dans leur propre être, de leur propre peuple. Je pense que c'est la raison pour laquelle elle aimait mon travail : je peignais sans cérémonie, mais je puisais directement dans mes expériences de vie. C'est ce qu'elle cherchait.

SOLEIL

En 1971, Odjig Prints a publié un catalogue présentant les œuvres que Daphne, Norval, Jackson, Carl et quelques autres artistes avaient à vendre.

RYAN

C'était quoi, ce bruit?

SOLEIL

J'allais nommer quelqu'un, mais j'ai pesé trop vite sur le bouton.

RYAN

Ah, d'accord.

SOLEIL

La créativité à Winnipeg en 1971 est en pleine effervescence.

RYAN

Comme à Paris dans les années 1920?

SOLEIL

On pourrait dire ça. Il y avait aussi un autre artiste dans l'atelier de Daphne. Il s'appelait Eddy Cobiness, un artiste ojibwé.

SOLEIL

Eddy est né à Warroad, au Minnesota, en 1933. Sa famille passait son temps entre la réserve de Red Lake, au Minnesota, et la réserve de Buffalo Point, au Manitoba. Le grand-père paternel d'Eddy était un grand guérisseur dont la sagesse spirituelle a guidé Eddy dans sa vie et sa pratique artistique. Son père est décédé lorsqu'Eddy n'avait que six ans.

RYAN

Hmm.

SOLEIL

Après le décès de son père, sa mère, Rose Cobiness, a subvenu aux besoins de la famille en travaillant dans les pêcheries l'été et dans un hôtel l'hiver. Eddy, comme tous les autres artistes de notre histoire, a découvert ses talents artistiques à un jeune âge.

Eddy disait : « Je dessinais sur la neige pendant les mois d'hiver et sur les plages sablonneuses le long du lac pendant l'été [...] De temps à autre, ma mère regardait mes dessins et disait : "Mon fils, tu as un don et un jour tu seras un grand artiste!" »

Il a vendu son premier dessin à 12 ans. Il a pris le peu d'argent qu'il a reçu et s'est acheté des plumes, de l'encre et du papier non ligné. C'est aussi à peu près à cette époque qu'il a reçu ses premiers tubes de peinture à l'huile.

À 21 ans, Eddy s'est joint à l'armée américaine et y est resté pendant trois ans. C'est durant cette période qu'il a découvert l'aquarelle et s'est exercé à dessiner des portraits des petites amies des autres soldats à partir de photos qu'ils avaient. À mesure qu'il s'améliorait, il alternait entre les médias et les styles.

RYAN

Oui, je regarde son travail en ce moment, et il y a des paysages à l'acrylique, avec des huards et des canards sur un étang. Puis il y a de délicates œuvres faites à l'encre et à l'aquarelle, des animaux de la faune aux courbes lumineuses et aux yeux vifs. Elles sont magnifiques.

SOLEIL

Oui, une grande partie de son travail représentait ses rêves - il les rendait réels.

JOSEPH

Je me rendais chez Eddy à Buffalo Point; c'est lui qui m'a montré une technique d'aquarelle incroyable et m'a appris à travailler sur plusieurs œuvres à la fois, comme je le fais encore aujourd'hui.

SOLEIL

Eddy signait aussi ses œuvres avec le numéro de traité de sa bande, « 47 ».

On parle souvent des propriétaires des œuvres d'Eddy. Ed Schreyer, qui était le premier ministre du Manitoba à l'époque - et qui est devenu gouverneur général -, et Jean Chrétien, ministre des Affaires indiennes et futur premier ministre du Canada, possédaient un Cobiness. La reine Elizabeth II avait aussi une de ses œuvres dans sa collection.

RYAN

C'est intéressant.

SOLEIL

Ce qui est vraiment intéressant, c'est la façon dont la reine a reçu son tableau. Elle l'a reçu en cadeau lors d'une visite au Manitoba pour le centenaire. Elle se trouvait à The Pas et a été officiellement accueillie par le grand chef David Courchene de la Manitoba Indian Brotherhood, la Fraternité des Indiens du Manitoba, un autre groupe qui s'était formé à la fin des années 1960 pour défendre les intérêts des Premières Nations vivant au Manitoba. Nous voici donc un an après le Livre blanc et moins de trois ans après le pavillon des Indiens du Canada à l'Expo. Te souviens-tu de la réaction de la reine?

RYAN

Je me souviens qu'elle était « estomaquée » quand elle est sortie de l'exposition.

SOLEIL

Oui. Le grand chef David Courchene souhaite donc la bienvenue à la reine Elizabeth II à The Pas.

COURCHENE (CLIP)

« Je suis très heureux d'accueillir Votre Majesté dans le territoire ancestral du peuple indien. Voilà près de 100 ans que nos ancêtres ont signé des traités avec Sa Majesté la reine Victoria, traités qu'ils tenaient en haute estime. C'est avec tristesse que nous constatons que les promesses de paix et d'harmonie, de progrès social et d'égalité des chances n'ont pas été tenues pour notre peuple. Je

suis certain que vous remarquerez, lors de vos visites dans nos communautés, que les Indiens n'ont pas profité de la prospérité de cette grande et riche nation. Nous espérons que le représentant de Votre Majesté reconnaîtra maintenant, quoique tardivement, les iniquités du passé et prendra des mesures pour corriger le traitement réservé aux Indiens du Manitoba. »

RYAN

C'était en 1970?

SOLEIL

Oui, en 1970.

RYAN

Wow. J'imagine comment elle a réagi.

SOLEIL

Comme je l'ai dit au début, un mouvement social était en pleine ébullition.

Dans le prochain épisode:

EP. 4 : Briser le plafond de verre.

MOTS - 5044

ANNONCEUR

« Chez l'Indien, la vie quotidienne était une toile, et chaque homme était un artiste. Il décorait ses mocassins, tipis et costumes de motifs complexes et de couleurs brillantes qui exprimaient vivement son style. Mais le droit exclusif de peindre les légendes et les traditions était jalousement gardé par le puissant guérisseur. Les légendes constituaient le dernier des grands secrets, et il était impensable de les transmettre à l'extérieur de la tribu. »

RYAN

Qu'est-ce qu'on écoute?

SOLEIL

C'est un film produit par l'Office national du film du Canada qui s'intitule « *The Colours of Pride* » [Les Couleurs de la fierté].

ANNONCEUR

« Norval Morrisseau [...] a remis en question la sagesse de ce tabou. Si on gardait les histoires secrètes, ne courait-on pas aussi le risque de les perdre? Pour les préserver, il fallait peut-être adopter une nouvelle façon de voir et de comprendre le passé légendaire. »

SOLEIL

Tiens, lis la description du film.

RYAN

« Présentation de quatre peintres autochtones dont les œuvres au cours des dernières années ont suscité l'intérêt au Canada et à l'étranger. Malgré les différents styles des artistes et leurs diverses origines, leurs toiles reflètent leur héritage commun. »

SOLEIL

Ce court documentaire, daté de 1973, présente des entrevues avec Norval Morrisseau, Daphne Odjig, Alex Janvier et un autre artiste, Alan Sapp.

RYAN

Trois artistes qui, comme on l'a vu, formeront le groupe *Professional Native Indian Artists Inc.* [Artistes autochtones professionnels, inc.].

SOLEIL

C'est exact, dans un seul film. Ce n'était pas le premier film de l'ONF à présenter Norval. On l'avait vu dans *L'Indien parle* quelques années auparavant. Mais celui-ci est unique, parce qu'il met en vedette près de la moitié des membres du PNIAI à l'époque où ils commençaient à travailler et à faire des expositions ensemble.

CARMEN

J'ai aussi demandé à Alex de me dire comment s'était passé le tournage de « *The Colours of Pride* ».

SOLEIL

C'est la voix de Carmen Robertson.

CARMEN

Je lui ai demandé de me dire ce qui s'était passé. « En parliez-vous dans le groupe? » Il a dit qu'il ne connaissait même pas le nom des autres artistes qui participaient au projet. Ils sont venus en Alberta et l'ont filmé, un point c'est tout. Il n'en savait pas plus.

RYAN

Ils ne savaient pas qu'ils étaient interviewés pour le même film?

SOLEIL

Non, pas du tout. Veux-tu entendre les réflexions finales du film?

RYAN

Bien sûr!

ANNONCEUR

« Quatre peintres de quatre provinces différentes, séparés par des kilomètres,

chacun ayant son style propre et distinct.
Pourtant, ils ont une chose en commun :
leur héritage indien. Ensemble, ils
forment une expression nouvelle et
unique. »

CARMEN

Ça me semble si étrange. On avait
l'occasion de s'intéresser à la façon dont
ces artistes essayaient déjà d'aider une
nouvelle génération et de changer le
système des galeries à leur avantage. Rien
de tout ça n'est abordé dans « *The Colours
of Pride* ».

SOLEIL

L'équipe de tournage a voulu parler de
l'émergence de certains artistes des
Premières Nations au Canada, mais elle n'a
pas su voir l'autre histoire qui se
déroulait sous son nez.

RYAN

Quelle était cette histoire?

SOLEIL

Eh bien, nous allons en parler
aujourd'hui!

Dans le dernier épisode, nous avons
rencontré Joseph Sanchez et Eddy Cobiness,
et Daphne a renoué avec son identité
ojibwée et fondé Odjig Prints of Canada
afin de vendre ses œuvres d'art ainsi que
celles de ses contemporains.

Voici la quatrième partie de notre
histoire : Briser le plafond de verre.

PAUSE

SOLEIL

Si tu te rappelles notre dernier épisode,
Daphne avait lancé sa nouvelle entreprise.

RYAN

Oui.

SOLEIL

Elle avait un atelier, avec une galerie et
un espace de travail à l'arrière, qui est
devenu un centre d'activités pour les
artistes des Premières Nations de la
région.

JOSEPH

C'était pour partager ses œuvres avec les gens, et je pense aussi qu'elle voulait aider tout le monde. Au début, l'atelier était petit.

SOLEIL

C'est la voix de Joseph Sanchez.

JOSEPH

Daphne avait beaucoup de mocassins, de mukluks et d'articles brodés de perles. Dans son atelier, elle présentait ses propres tableaux ainsi que les reproductions de Norval, de Carl Ray et d'un bon nombre d'autres artistes qu'elle avait déjà commencé à faire. Elle cherchait des gens qui étaient prêts à parler d'authenticité, d'une certaine réalité dans leur propre être. Il pouvait s'agir d'une cérémonie ou d'un simple portrait.

SOLEIL

Daphne a recréé un peu ce qu'Andy Warhol avait fait avec la Factory à New York. C'était un lieu de rencontre pour créer, expérimenter et partager des idées.

JOSEPH

Grâce à l'atelier de Daphne et à la création de reproductions, les œuvres d'art ont commencé à circuler davantage, et les gens ont pu les voir différemment, nous comprendre en tant qu'artistes. Ils venaient dans l'atelier de Daphne, regardaient les œuvres et se rendaient compte de toute la créativité qu'il y avait, une créativité qu'ils ne connaissaient pas, vu que l'art venait surtout de l'Europe occidentale. Les œuvres de Norval Morrisseau sont si puissantes qu'on ne peut pas détourner le regard; il parle de choses qu'on ne peut comprendre qu'avec le cœur. C'est comme le tableau de Daphne intitulé *De la Terre-Mère coule la rivière de la vie*, qui nous attire. Ces œuvres représentent nos pensées, nos sentiments et notre conception de la vie autochtone bien avant l'arrivée des colonisateurs. Tout ça a été

étouffé. On voulait faire en sorte que les buts et désirs des Autochtones soient les mêmes que ceux de la culture dominante.

MICHELLE

Les artistes devaient répondre aux exigences des programmes gouvernementaux et des institutions soutenues par le gouvernement et aux attentes du public non autochtone - qui avaient tous leur idée de ce que devait être l'art autochtone - de la façon dont un Autochtone devait se comporter et de la façon dont nous devons être représentés.

SOLEIL

C'est la voix de Michelle Lavalée.

MICHELLE

Ces institutions et le public voulaient en fait voir des œuvres d'art qui reflétaient des stéréotypes.

SOLEIL

Dans l'atelier de Daphne, une idée a commencé à germer, celle de créer un nouveau langage artistique, d'éduquer les collectionneurs et de faire en sorte que...

JOSEPH

...les conservateurs, directeurs et propriétaires de galeries ne soient pas seulement motivés par l'argent, pour permettre l'émergence d'une vision autochtone authentique de notre héritage culturel et aller au-delà de ce fantasme romantique des peuples autochtones, qui, en vérité, représente une documentation de notre génocide.

SOLEIL

Mais pour ce faire, ces artistes ne pouvaient pas travailler chacun de leur côté, comme ils avaient été dépeints dans « *The Colours of Pride* ». Ils devaient se réunir. Pendant des années, ils s'étaient croisés, avaient exposé des toiles dans les mêmes expositions ou avaient été chargés de créer des œuvres pour une exposition commune, comme pour l'Expo 67. Mais en 1972...

MICHELLE

Jacqueline Fry a présenté une exposition de Jackson Beardy, Alex Janvier et Daphne Odjig au Musée des beaux-arts de Winnipeg.

SOLEIL

L'exposition s'intitulait « Numéros de traités 23, 287, 1137, » soit les numéros de traités de ces artistes.

MICHELLE

C'était la première exposition contemporaine composée exclusivement d'artistes des Premières Nations à être présentée dans une galerie publique au Canada.

SOLEIL

Voici ce que M^{me} Fry a écrit dans le catalogue de l'exposition :
« Les nouveaux mouvements artistiques, même ceux touchant notre propre culture, requièrent une approche émotionnelle et intellectuelle axée sur l'ouverture. Lorsque de nouvelles œuvres proviennent d'une autre culture, cette approche devient encore plus complexe [...] Les œuvres d'autres cultures nous amènent à nous interroger sur nos propres valeurs et idées. Au lieu de chercher ce que nous nous attendons à y trouver, nous devons nous détendre et procéder à un examen minutieux pour voir ce qui s'y trouve vraiment. »

RYAN

Ouais, un peu d'humilité culturelle.

Joseph

C'est la première exposition qui a vraiment brisé le plafond de verre de l'art canadien. La conservatrice Jacqueline Fry était vraiment en avance sur son temps.

SOLEIL

Encore une fois, c'est la voix de Joseph.

JOSEPH

L'utilisation des numéros de traités visait à montrer le manque de respect des colonisateurs envers le peuple. Tu n'es qu'un numéro. Tu n'as pas de nom. Tu n'es pas une personne. Tu es le numéro 23, et tes enfants seront les numéros 24, 25 et 26. Si les colonisateurs avaient utilisé le nom de la personne et lui avaient parlé dans sa langue, il n'y aurait pas eu d'assimilation.

SOLEIL

Greg Hill approfondit ce concept.

GREG

On soulignait qu'à l'époque, le système d'identité pour les Autochtones était différent de celui établi pour le reste du Canada et on sensibilisait les gens à ce système paternaliste, au moment où ces trois artistes présentaient leur exposition dans une galerie d'art publique. Je pense que ça montrait vraiment qu'on pouvait communiquer des idées critiques par l'art contemporain.

Michelle

Je pense que l'idée des numéros de traités était vraiment importante parce que ça se passait au Musée des beaux-arts de Winnipeg. Cela a vraiment donné de la crédibilité institutionnelle à leur pratique et les a fait connaître publiquement.

SOLEIL

Dans sa critique de l'exposition, John Graham, critique d'art du *Winnipeg Free Press*, a écrit ce qui suit. Tiens, lis l'extrait :

RYAN

« À partir de légendes et au moyen de formes, de motifs et de couleurs traditionnels, les trois artistes ont développé des cadres esthétiques distincts et ont établi leurs propres structures. De telles créations font partie intégrante d'une société multiculturelle comportant plusieurs niveaux, et elles permettent de

mieux apprécier la contribution de ces artistes. »

SOLEIL

Mais même avant leur exposition au Musée des beaux-arts de Winnipeg -

JOSEPH

Jackson et Daphne en parlaient beaucoup, ils ont lancé l'idée. Dans l'atelier de Daphne, l'idée circulait; les artistes entraient et s'assoient dans la salle arrière, ils buvaient un café et disaient « Il y a une exposition à Toronto, mais aucun Autochtone n'y participe » ou « Cet artiste a reçu 20 000 \$ pour un tableau, mais moi je ne reçois que 20 \$. Pourquoi? » C'est de la discrimination fondamentale.

SOLEIL

Une vision a commencé à émerger...

JOSEPH

Ces conversations ont pris de plus en plus de place. Je ne sais pas si c'est Daphne ou Jackson qui a eu l'idée de former un groupe. Norval a toujours été d'accord avec Daphne, et Carl était aussi de son bord. C'étaient des amis de longue date. Puis Alex Janvier est arrivé.

SOLEIL

Daphne a rapidement invité Eddy et Joseph à se joindre à leur nouveau groupe.

MICHELLE

C'est certainement l'un des premiers groupes d'artistes militants autonomes de notre histoire. L'une des plus belles choses, c'était de voir comment on encourageait chaque artiste à suivre sa propre voie. Les membres les plus expérimentés, comme Norval, Daphne, Eddy et Alex, qui ont commencé à produire des œuvres dans les années 1950 et 1960, encadraient également les plus jeunes membres du groupe.

Donna Feledichuk

Il y avait une poignée d'artistes autochtones dont les œuvres s'étaient fait connaître du grand public, comme Norval Morrisseau.

SOLEIL

C'est la voix de Donna Feledichuk.

DONNA

Je m'appelle Donna Feledichuk. Je suis la directrice du Musée des arts et des artefacts autochtones à Lac La Biche, en Alberta.

SOLEIL

Aujourd'hui, le Musée des arts et des artefacts autochtones est le seul musée au monde à avoir une exposition permanente mettant en vedette ce groupe d'artistes.

DONNA

Benjamin Chee Chee commençait à être connu à l'époque. Alex Janvier connaissait un certain succès, Daphne aussi. Mais c'étaient des cas isolés, ce n'était pas la norme, c'était l'exception. À l'époque, de nombreux artistes, pas seulement ceux du groupe, montraient leurs œuvres à des responsables de galeries, mais elles étaient souvent rejetées. Le groupe représentait donc une forme de résistance, c'était un groupe important d'artistes au Canada.

Michelle

Ils se sont battus contre les pratiques d'exclusion qui traitaient leurs œuvres et celles de tous les artistes autochtones comme de l'artisanat. Je pense que le fait de se réunir dans l'atelier de Daphne les a vraiment aidés. L'un des principaux objectifs était d'établir une tribune et les espaces nécessaires pour que la voix et le point de vue des artistes autochtones soient entendus.

GREG

Je pense qu'ils ont formé un groupe parce qu'ils se sont rendu compte qu'ils pouvaient en faire plus en groupe, puisque l'union fait la force. Norval avait déjà fait des expositions en solo et Alex

essayait de faire exposer ses toiles et d'obtenir des subventions, mais ses demandes étaient rejetées. Je pense qu'ils se sont rendu compte qu'ils avaient des objectifs communs et qu'ils auraient plus de facilité à les atteindre en groupe.

SOLEIL

Mais comment appelleraient-ils cette alliance?

JOSEPH

Je pense que trouver un nom a été la chose la plus difficile à faire.

SOLEIL

Norval, Alex, Daphne, Jackson, Carl, Eddy et Joseph y ont réfléchi. Ils ont appelé leur groupe *Professional Native Indian Artists Inc.* [Artistes autochtones professionnels, inc.].

JOSEPH

Ce nom était, au mieux, inadéquat, mais nous avons un message à passer. On ne nous considérait pas comme des « artistes », des « autochtones » ni des « professionnels ». Le nom était donc utile.

SOLEIL

Peu de temps après, Jackson Beardy a déposé les documents nécessaires à la constitution du PNIAI.

JOSEPH

Un nom comme celui-là était important du point de vue des affaires, dans les documents de constitution. Quand on demandait des subventions, les décideurs voulaient qu'on prouve qu'on était des professionnels. Où sont vos diplômes? Lequel d'entre vous a un diplôme? Je pense qu'Alex était le seul à en avoir un.

SOLEIL

Le groupe maintenant formé, il fallait rédiger une proposition à l'intention du ministère des Affaires indiennes. Ils ont demandé une subvention pour pouvoir atteindre les objectifs de leur association d'artistes professionnels des

Premières Nations. Ils voulaient créer un fonds qui permettrait aux artistes de peindre librement et élaborer des stratégies de marketing avec les galeries commerciales, dans l'espoir d'offrir plus de possibilités aux artistes. Ils voulaient se rendre dans les communautés et établir des liens avec de jeunes artistes, en plus de créer un fonds en fiducie, en utilisant une partie des recettes de leurs ventes pour aider les nouveaux artistes.

PAULA

Quand j'étais jeune infirmière, je travaillais dans le nord du Manitoba, à Oxford House, où il y a toujours un poste de soins infirmiers.

SOLEIL

C'est la voix de Pauline Beardy, la veuve de Jackson Beardy.

PAULA

Tous les avions arrivaient près du poste de soins infirmiers; il n'y avait pas de pistes à cette époque. Un petit garçon est venu me voir en courant et m'a dit : « Madame, madame, il y a un vrai Indien qui s'en vient sur la piste. » C'était Jackson; il portait un chapeau de cowboy orné de perles, il avait de longs cheveux tressés, il portait une veste en peau d'orignal et une ceinture aussi ornées de perles et des bottes de cowboy. C'est comme ça que je l'ai rencontré.

SOLEIL

Pauline se souvient d'avoir assisté aux balbutiements du groupe.

PAULA

Jackson a participé à la constitution du groupe, il était important pour les avocats. Puis, le groupe a organisé des expositions d'art partout au pays. Jackson a grandement aidé à organiser les

expositions; c'est lui qui allait parler aux propriétaires de galeries, qui les appelait au téléphone, c'est lui qui faisait ce genre de choses.

JOSEPH

Petit à petit, on nous a fait des offres.

SOLEIL

L'une des premières expositions offertes au groupe devait avoir lieu au Musée de la guerre à Ottawa.

JOSEPH

Un de mes moments les plus mémorables.

SOLEIL

Daphne a reçu une lettre du Conseil des Arts du Canada offrant aux membres du PNIAI leur première exposition.

JOSEPH

Norval était assis dans le coin, il s'est levé et a dit qu'il n'était pas question qu'on expose quoi que ce soit au Musée de la guerre.

SOLEIL

Pour Morrissette, c'était simplement une autre façon de les marginaliser en tant qu'artistes. C'est exactement ce que le milieu faisait depuis le début : traiter leurs tableaux comme des œuvres de seconde classe ou pire. Norval disait : « Nos œuvres devraient être exposées au Musée des beaux-arts, pas au Musée de la guerre. »

JOSEPH

Norval ne parlait pas souvent, mais quand il le faisait, il était très catégorique, c'était comme un guide. À ce moment-là, on s'est demandé ce qu'on devait faire. Alex a suggéré qu'on approche la galerie Dominion.

SOLEIL

Mais la route pour se rendre à cette galerie de Montréal a été sinueuse. Malgré la présence de Norval, d'Alex, de Daphne et d'Eddy en tant que membres du nouveau

collectif, ils ont dû donner un élan au projet pour atteindre cet ambitieux objectif. Après le succès de l'exposition Numéros de traités ayant eu lieu un an plus tôt, les membres du groupe de sept artistes ont exposé leurs œuvres ensemble pour la première fois au huitième étage du magasin Eaton. C'était un début modeste, mais, dans le cadre de cette exposition, Eddy a présenté une de ses toiles à Steve Juba, le maire de Winnipeg. Quand on cherche à faire gratuitement la promotion d'une exposition, ça ne fait pas de mal d'être photographié avec le maire.

RYAN

En effet.

SOLEIL

Tiens, lis cet article du *Winnipeg Tribune* intitulé « *Neglect of Indian art spurs group* », qui porte sur la formation du groupe en réaction au désintérêt à l'égard de l'art autochtone.

RYAN

« Ce sont des artistes, ils sont sept, mais leurs noms ne ressemblent aucunement à ceux de A.Y. Jackson, Lawren Harris ou Frank Johnston. »

SOLEIL

Une référence au célèbre groupe de peintres paysagistes canadiens des années 1920 et 1930.

RYAN

Je suis peut-être narquois, mais j'aimerais souligner que les noms de Daphne, de Norval et d'Eddy ont été mal écrits, et je ne sais pas pourquoi le nom de Jackson Beardy - le seul nom qui ressemble en fait à celui de A.Y. Jackson - a été orthographié avec un « X ».

SOLEIL

Cet article est important pour deux raisons. Tout d'abord, c'est peut-être l'origine du surnom du PNIAI, le « Groupe indien des Sept ».

GREG

Le surnom « Groupe indien des Sept » est un peu une blague, parce que, bien sûr, le Groupe des Sept est un groupe mythique d'artistes canadiens qui demeurent l'incarnation même de l'identité canadienne, et c'était audacieux de prendre le même nom au début des années 1970 vu qu'ils étaient sept aussi. Pour les ridiculiser, on les aurait appelés le Groupe indien des Sept. Ça aurait été une façon de dire : « Mais pour qui se prennent-ils? »

JOSEPH

Ce n'était pas très utile pour recruter d'autres artistes. Je crois qu'ils ne pensaient pas vraiment à ça. Dans le monde de l'art issu de l'Europe occidentale, je dirais que c'était l'équivalent d'une blague, mais c'est le nom qui est resté.

CARMEN

Je me souviens qu'il y a une vingtaine d'années, quand j'étais une jeune conservatrice de musée, des gens me disaient : « Oh, c'est un membre du Groupe indien des Sept », et je me demandais s'il n'était pas temps de passer à autre chose.

GREG

C'était donc un nom un peu malaisant, mais c'était beaucoup plus facile à dire que *Professional Native Indian Artists Incorporated*.

SOLEIL

Cet article est aussi important, parce que Daphne, Joseph et Eddy y parlent de la raison pour laquelle le groupe s'est formé, du besoin de sensibiliser les jeunes des communautés rurales ou éloignées et de leur intention de consacrer une partie de leurs revenus à un fonds en fiducie. À la fin de l'article, Joseph est cité : « Le simple fait de voir certaines de nos œuvres exposées serait en soi un incitatif pour tout artiste en herbe [...] on gaspille beaucoup de talent en raison du manque de visibilité et d'encouragement. »

SOLEIL

La première grande exposition ayant présenté les œuvres des sept membres s'intitulait L'art indien au Canada et a été organisée en 1974 par le conservateur et artiste sénéca Tom Hill au Musée royal de l'Ontario.

RYAN

Mais... ce n'est pas une galerie.

SOLEIL

Non. Malheureusement.

JOSEPH

C'était au Musée royal de l'Ontario à Toronto. Après avoir passé tous les os de dinosaures, on devait descendre au sous-sol pour arriver à notre exposition. Ça renforçait vraiment l'idée que nos œuvres n'étaient que des artefacts. D'un point de vue politique, c'était quelque chose qu'on *devait* changer. Il fallait qu'on arrête d'exposer nos œuvres dans des sous-sols de musées à côté d'os poussiéreux. Parfois, ces ossements étaient ceux de nos ancêtres, ce qui ajoutait au ridicule.

SOLEIL

Le sous-titre de l'exposition était « Une exposition d'art contemporain et d'artisanat traditionnel ». La vieille idée selon laquelle l'art autochtone n'était qu'artefacts persistait, mais la reconnaissance de l'art autochtone contemporain...

RYAN

Représentait un pas en avant?

SOLEIL

Oui, un petit pas. En fait, deux ans plus tôt, le Musée royal de l'Ontario avait acheté 11 œuvres de Morrisseau. C'était le tout **premier** achat d'œuvres d'art du musée.

RYAN

Wow.

SOLEIL

Évidemment, l'achat de ces œuvres a été dirigé par Edward Rogers, conservateur en ethnologie pour le musée.

RYAN

Je vois...

SOLEIL

Mais en 1974, il y a eu deux autres faits marquants. Daphne a agrandi son atelier pour y inclure la New Warehouse Gallery, un espace servant à présenter et à vendre les œuvres des membres du groupe, mais aussi celles d'autres artistes autochtones, dont Alvin Redman et Wilma Simon. L'ouverture officielle a permis à Daphne et aux autres artistes de parler de leur mission en tant que groupe. Le deuxième événement a été la sortie d'un nouveau documentaire de l'ONF mettant en vedette Norval Morrisseau.

CARMEN

« Norval Morrisseau : un paradoxe » est un film lourd.

SOLEIL

C'est la voix de Carmen Robertson.

CARMEN

Il y a de très bonnes choses dans ce film; Morrisseau a parfois la chance de s'exprimer librement.

SOLEIL

Le profil de Morrisseau de 28 minutes, qui utilise des séquences filmées pour des productions antérieures de l'ONF, comme *L'Indien parle* et *The Colours of Pride*, comprend également des entrevues originales avec Norval et Jack Pollock. Dans sa critique du film pour la revue *Artcrafts*, Tom Hill écrit : « L'entrevue présentée dans le film est superlative lorsque Morrisseau aborde avec nonchalance les commentaires des critiques au sujet de la position qu'il occupe sur la scène artistique canadienne et de sa technique « primitive » de dessin radiographique [...] l'entrevue nous permet aussi de découvrir la personnalité introspective de cet artiste multidimensionnel [...] »

CARMEN

Dans le film, Shingoose chante une chanson écrite par Duke Redbird qui parle de tout ce dont a quoi Morrisseau était confronté et de plein d'autres choses importantes. En même temps, un narrateur parle par-dessus toutes ces « vérités », si je peux m'exprimer ainsi, et change le dialogue pour le transformer en une forme de pensée assimilatrice. C'est vraiment ce qu'on préconisait au Canada dans les années 1970, l'assimilation des peuples autochtones.

SOLEIL

L'un des aspects troublants de ce documentaire tient au fait que Norval semble être sous l'influence de l'alcool dans certaines parties. Carmen Robertson, dans son livre sur Norval et les médias, mentionne qu'il n'a été ivre que pendant une seule entrevue, mais le film semble avoir été monté pour laisser croire qu'il l'était souvent.

CORY

Le cliché de l'autochtone paresseux et ivrogne.

SOLEIL

Cory Dingle parle de la façon dont Morrisseau est perçu en Europe, comparativement au Canada.

CORY

Quand je parle à mes homologues en Allemagne, en France ou en Italie pour organiser une exposition, je n'ai pas à composer avec le cliché de l'Autochtone ivre. Ils parlent plutôt d'un « grand chaman », d'un personnage mystique qui comprend profondément la nature humaine. Ils le voient presque comme quelqu'un qui voyage entre deux périodes de la vie sur Terre et qui transmet des connaissances anciennes. Les gens dans d'autres pays le considèrent comme un grand chaman mystique et ne voient pas un Indien ivre qui vend

des toiles pour pouvoir s'acheter de l'alcool. On n'entend jamais ça.

SOLEIL

C'est une histoire qui a suivi Morrisseau tout au long des années 1970, en fait pour le reste de sa vie.

CORY

Nous avons archivé tous les articles, et c'est absolument fascinant, mais ça perdure : chaque article sur Morrisseau mentionne qu'il est un ivrogne.

CARMEN

L'ONF a été très important parce qu'il montrait des artistes et des œuvres autochtones aux Canadiens, eux qui n'avaient aucun autre moyen de comprendre ou de connaître cet art. Ces films sont donc incroyablement importants et ont exercé une grande influence, et on peut aussi en tirer des enseignements. C'est difficile à défaire; je ne peux pas vous dire combien de fois la presse au Canada et d'autres documentaires ont mentionné le paradoxe de Morrisseau. Lorsqu'il est décédé en 2007, les nécrologies au Canada et ailleurs dans le monde évoquaient souvent ce paradoxe.

SOLEIL

Tu te souviens qu'on a dit que l'objectif du groupe était de présenter une exposition à la galerie Dominion à Montréal?

RYAN

Oui.

SOLEIL

Fondée par Rose McMillan en 1941, la galerie Dominion a été achetée par Max Stern en 1947. Sous la direction de Stern, la galerie est devenue la principale galerie au Canada à faire la promotion d'œuvres d'artistes canadiens vivants, dont Paul Émile-Borduas, Emily Carr et E.J. Hughes. La galerie Dominion possède également la plus importante collection de sculptures internationales au Canada, y compris des œuvres d'Henry Moore et d'Auguste Rodin.

RYAN

Ça a l'air bien.

SOLEIL

Pour pénétrer le monde des beaux-arts, la galerie Dominion était idéale. Voici Joseph.

JOSEPH

Si on réussissait à tenir une exposition dans une grande galerie canadienne, une qui rassemblait des œuvres de partout dans le monde, les autres galeries entendraient parler de nous ou pourraient même vouloir exposer nos tableaux. On a envoyé un représentant du Secrétaire d'État rencontrer Max Stern.

SOLEIL

Finalement, Stern a répondu par écrit, mais il n'avait pas de bonnes nouvelles à leur annoncer. Il a dit que la galerie aimerait avoir des œuvres de Daphne, d'Alex et de Norval, mais qu'elle ne s'intéressait pas aux autres membres du groupe, et qu'elle prendrait aussi des œuvres d'Alan Sapp.

JOSEPH

Alan Sapp n'était pas membre du groupe.

SOLEIL

Max Stern a sans doute reconnu l'avantage d'exposer les tableaux des quatre artistes du film *The Colours of Pride* dans une même galerie.

JOSEPH

Nous avons formé ce groupe pour que ce soit tout ou rien! On est un groupe d'artistes et on représente tous nos membres. Il m'a envoyé une note expliquant qu'il n'exposait pas d'œuvres sur papier, mais je n'avais pas de toiles. Il a donc accepté certaines de mes œuvres sur papier et quelques-unes de Norval aussi, je crois. Tout le monde travaillait sur papier à l'époque; très peu d'entre nous avaient des toiles. Il a finalement accepté, et notre exposition a été un succès.

MICHELLE

Ils cherchaient aussi à lutter contre les définitions et les processus qui leur étaient imposés et la commercialisation de leurs œuvres. Ils voulaient contrôler leurs propres processus de création et ne voulaient pas que d'autres déterminent la validité de leur lien avec leur propre héritage. Qu'est-ce que l'art autochtone? C'était une grande question à l'époque, et ils l'ont défini eux-mêmes.

PHILLIP :

En 1975, la galerie Dominion présente une exposition commerciale.

SOLEIL

C'est la voix de Phillip Gevik.

PHILLIP :

Je m'appelle Phillip Gevik. Je suis spécialisé en art canadien.

SOLEIL

Phillip, qui est propriétaire de la galerie Gevik de Toronto depuis près de 50 ans, a présenté les œuvres de plusieurs membres du PNAI.

PHILLIP

C'était leur moment, ça leur a ouvert les portes parce que toutes les autres galeries commerciales voulaient les présenter comme le Groupe des Sept.

CARMEN

Alex Janvier m'a dit une fois qu'il était frustré par l'exposition organisée par Max Stern à la galerie Dominion de Montréal, parce qu'ils n'étaient pas payés autant que les autres artistes.

C'est clair; si on regarde les documents d'archives, on voit dans les livres le prix auquel leurs œuvres ont été vendues comparativement au prix des œuvres d'artistes « traditionnels », et on comprend pourquoi Morrisseau continuait d'avancer cette idée et pourquoi le group trouvait ça frustrant.

JOSEPH

Je n'ai pas pu aller à Montréal, je n'avais pas d'argent pour voyager. Je pense que seul Jackson y est allé.

RYAN

La galerie n'a pas payé leur déplacement pour qu'ils puissent se rendre à leur propre exposition?

SOLEIL

Joseph explique ce qui s'est passé.

JOSEPH

Non, personne n'a pu y aller. On ne recevait pas beaucoup de soutien à l'époque, en tout cas pas avant l'exposition suivante, à la galerie Wallach d'Ottawa. Daphne avait obtenu une résidence en Suède et elle était donc en train de peindre en Europe, et Norval... j'ai oublié où il était; il était peut-être en Europe aussi. Il ne restait donc que cinq personnes pour représenter le groupe.

SOLEIL

Joseph ne se rappelle pas qui a payé la facture, mais il se souvient d'être arrivé à la galerie Wallach en limousine, avec Eddy, Carl, Jackson et Alex.

JOSEPH

C'était comme dans un film. On était tous très bien habillés. Il y avait tellement de gens, comme je n'en avais jamais vu auparavant. On est sortis, et les gens applaudissaient, les filles nous embrassaient. J'avais 24 ans et je pensais avoir tout accompli. Je me sentais comme une vedette, tout le monde était fasciné.

SOLEIL

Pauline Beardy partage un autre souvenir de l'exposition à la galerie Wallach, le moment où Jackson et elle ont entendu une conversation entre deux femmes.

PAULA

Les deux vieilles dames disaient que les Autochtones étaient des païens, et on a tellement ri parce qu'elles ne s'étaient pas rendu compte qu'on les avait entendues.

DONNA

Ils se sont donnés tout entier et ont tout enduré, notamment les commentaires des gens qui n'acceptaient pas leur travail, mais ils n'ont jamais abandonné, et leurs œuvres sont maintenant bien reçues.

JOSEPH

L'exposition a connu beaucoup de succès. Je crois que c'est la plus grande exposition que la galerie Wallach a tenue. On avait finalement réussi. On était vraiment heureux, on avait fait tomber les barrières.

SOLEIL

Ils ont porté un toast en buvant du champagne et ils avaient la reconnaissance des grandes galeries au Canada. L'attention de l'Europe suivrait bientôt. À mesure que l'intérêt pour le groupe et ses œuvres augmentait, ils étaient de plus en plus présents dans les médias. Ils allaient changer la façon dont les Premières Nations étaient représentées dans le discours public et dans le milieu. Ils ont également continué d'explorer leur histoire, leurs relations avec la terre et la colonisation et de les dépeindre dans leurs œuvres.

ENTRE ÉGAUX

ÉPISODE 5 : Les créateurs d'images

EP 5 : 4 777

SOLEIL

Auparavant sur Entre égaux.

Joseph

There were so many people, something like I'd never seen before and they brought us in like a limo or whatever.

SOLEIL

En 1975, Joseph Sanchez, Carl Ray, Eddy Cobiness, Jackson Beardy et Alex Janvier assistent à l'inauguration de l'exposition consacrée au groupe *Professional Native Indian Artists* [Artistes autochtones professionnels], ou PNIAI, à la galerie Wallack d'Ottawa.

JOSEPH

[...] il ne restait que les cinq garçons à représenter.

SOLEIL

Le PNIAI fonctionnait comme un collectif depuis un peu plus d'un an, et le groupe voyait déjà les avantages de cette coalition.

JOSEPH

And we all got out and people are clapping and you know, girls are hugging us and, you know...as a, like a 24-year-old man, you know, I thought I'd arrived. That was really a rockstar moment for me, where I was just like a, everybody was, wow, wow, you know. And the show was very successful. They were, I guess, the largest show that they've ever had in that gallery, Wallack Gallery. We're really happy about the concept of, we've made

that champagne reception, but we had broken a barrier.

SOLEIL

Plus tard cette année-là, les sept artistes se produiront de nouveau à l'occasion de l'Art Emporium de Vancouver.

RYAN

Ça roulait bon train, alors? Une marée montante soulève tous les bateaux!

SOLEIL

C'est exact. En plus de présenter leurs œuvres en groupe dans le cadre d'expositions consécutives, ils recevaient des commissions. Jackson a été chargé de créer un tableau pour la Conférence des évêques catholiques. Il en a profité pour dépeindre son interprétation de la Nativité. Il a montré une scène catholique du point de vue oji-cri. Jackson a décrit l'œuvre ainsi :

« On voit la vierge enceinte. Elle tient un embryon lié au symbole du soleil (le Grand Esprit) qui a jugé nécessaire d'envoyer son messenger à son peuple. La mère a aussi des liens avec la Terre, notre mère, qui l'allait. [...] De l'autre côté, on voit un aîné en prière, qui offre rituellement un bol rempli d'objets sacrés. On peut voir que le symbole du soleil lui inflige des doutes, de la peur, de la dépression et tous les maux de son temps. Il ressent le poids du miracle même pour lequel il prie... Il faudra du temps à tous pour bien comprendre le phénomène qui s'est produit. »

Daphne a également reçu une commande de la ligne aérienne El Al pour une série de tableaux illustrant Jérusalem. Quant à Alex, il a commencé une murale intitulée

« Hommage à Beaver Hills ». Regarde-moi ça.

RYAN

Ça alors!

SOLEIL

Peux-tu nous décrire ce que tu vois?

RYAN

Ça paraît que c'est une œuvre d'Alex. C'est abstrait, coloré, il y a des éléments presque calligraphiques, et la murale s'enroule autour d'un mur en spirale sous un grand puits de lumière en dôme. En regardant cette photo, on dirait presque que c'est le foyer du musée Guggenheim.

SOLEIL

Oui. La murale est peinte sur le mur intérieur d'un escalier en spirale, un peu comme celle du Guggenheim à New York, à plus petite échelle. La murale d'Alex suit les courbes du mur en spirale et chaque anneau représente une nouvelle étape de l'histoire qu'il raconte. En haut, sous le puits de lumière en dôme, on voit d'abord la création, la formation de la matière, de la terre et de l'eau... L'anneau du milieu représente l'émergence d'êtres spirituels puissants, suivis des humains. Le troisième anneau représente des personnes qui vivent en harmonie avec la nature et les esprits. L'arrivée des colons européens et de la violence coloniale met fin à cela. Puis, le mode de vie des autochtones est interrompu. Là où la murale entoure la base de l'escalier, Alex dépeint les conséquences de la violence coloniale qui se bute à la résistance tranquille, au pouvoir et à la réémergence du peuple autochtone de Beaver Hills.

RYAN

Où cette œuvre se trouve-t-elle?

SOLEIL

C'est au centre communautaire de
Strathcona à Sherwood Park, en Alberta.

RYAN

C'est ouvert au public?

SOLEIL

Bien sûr, si vous êtes dans la région et
que vous y passez pendant les heures
d'ouverture.

RYAN

J'espère que nos auditeurs se rendront à
Sherwood Park.

SOLEIL

Revenons à ce spectacle à la galerie
Wallack.

JOSEPH

Si on espérait vendre des œuvres d'art
autochtones sur un pied d'égalité avec
toutes les autres œuvres d'art au Canada,
il fallait qu'elles se trouvent dans ces
galeries. C'était une forme de
consécration.

SOLEIL

N'oublions pas que Bonnie Devine a bien
résumé la situation.

BONNIE

On a commencé à les voir comme des
artistes à la mode, ils étaient *cool*.
Leurs œuvres étaient géniales. Du coup,
ils ont pu faire en sorte que les
Canadiens allochtones voient les artistes
autochtones autrement.

JOSEPH

Dans mon cas, j'ai dû me rendre à Toronto
pour que les gens du musée de cire

puissent prendre mes mesures, ce que j'ai trouvé très étrange.

SOLEIL

Joseph nous raconte son expérience avec le Musée de la cire de la rue Yonge.

Joseph

Les membres du comité des prix Juno ont décidé de décerner un prix pour le multiculturalisme et la musique. Ils voulaient qu'un artiste autochtone crée le prix, qui prendrait la forme d'un tableau. J'ai donc fait une peinture à l'huile, je pense que le tableau mesurait deux pieds par trois pieds. Il était orné d'une plaque et il a servi pendant une dizaine d'années. Pendant que je travaillais sur ce mandat de rêve, quelqu'un du musée de cire de Toronto m'a téléphoné pour m'annoncer qu'on souhaitait créer une statue de cire à mon effigie. À l'époque, bien sûr, je portais une canne, j'avais les cheveux longs et une moustache. C'était mon look surréaliste. On m'a donc pris en photo, vêtu de ce que j'appelle mon costume Bob Marley. Je portais un jean Levi blanc, j'avais une canne noire à l'embout argenté, et je me tenais devant mes œuvres. J'avais vraiment l'impression de vivre un rêve.

RYAN

Le groupe et ses membres avaient donc atteint une certaine notoriété.

SOLEIL

La célébrité, la reconnaissance, l'engouement... Voici Phillip Gevik de la galerie Gevik de Toronto. Il raconte l'évolution de la clientèle qui s'intéresse aux œuvres du groupe.

PHILLIP

La plupart des collectionneurs sont des éducateurs, des enseignants et des gens fortunés qui s'intéressent à la culture canadienne. Et puis, il y a des collectionneurs qui n'achètent que de l'art autochtone. Ils n'achètent rien d'autre.

SOLEIL

Le groupe a décidé d'établir un forum et des espaces pour les voix et les perspectives des artistes autochtones. En 1976, il avait tracé la voie à suivre.

RYAN

Mais...?

SOLEIL

On va y revenir, t'inquiète, mais présentons-nous d'abord.

RYAN

Je m'appelle Ryan Barnett.

SOLEIL

Et je m'appelle Soleil Launière. Dans notre dernier épisode, Eddy Cobiness, Carl Ray, Joseph Sanchez, Jackson Beardy, Alex Janvier, Daphne Odjig et Norval Morrisseau se sont réunis pour former un collectif d'artistes. Ils ont compris que l'union fait la force. S'ils espéraient contester l'ordre établi des arts au Canada, ils auraient de meilleures chances à y arriver en travaillant ensemble, à sept. Voici le cinquième et dernier épisode de notre série : Les créateurs d'images.

Joseph

J'ai grandi dans une réserve Apache, et l'humour faisait partie de notre quotidien. Dans notre culture, quand on s'aime, on se taquine.

SOLEIL

Voici encore la voix de Joseph Sanchez.

JOSEPH

Je pense que les Autochtones ont toujours utilisé l'humour comme un outil pédagogique, ainsi qu'une démonstration de camaraderie, d'amour familial. Au sein du groupe, c'était pareil.

SOLEIL

Au début, le groupe se réunissait à l'arrière de l'atelier de Daphne. C'est à partir de là que les membres élaboraient leurs projets à venir, mais c'est aussi là où ils ont forgé des liens uniques.

JOSEPH

Alex et Norval adoraient taquiner Daphne au sujet de ses origines anglaises et de sa stature majestueuse. Ils disaient que c'était la reine. Alex, en particulier, aimait vraiment la taquiner. Dans les portraits qu'il a faits du groupe, il la dépeignait entourée de symbolisme britannique dans le tableau.

Et moi, j'étais le maudit Américain. Ça me faisait chaud au cœur. Ils me disaient : « On t'aime, mais t'es quand même un maudit Américain! » C'est Norval et Alex qui étaient les plus taquins. Norval aimait railler Alex en disant qu'il « ne faisait que de petits dessins », rien de plus. Ils étaient comiques et ils aimaient bien se taquiner entre eux.

SOLEIL

Pas longtemps après avoir fondé leur groupe, les sept artistes ont envoyé une proposition au ministère des Affaires indiennes et au Conseil des Arts du Canada. Ils cherchaient du financement pour appuyer leurs activités. Ils espéraient obtenir un salaire de 10 000 \$

et 5 000 \$ pour du matériel pour chacun des artistes.

RYAN

C'était beaucoup demander?

SOLEIL

Eh bien, au Canada, en 1975, 10 000 \$ représentaient environ la moitié du revenu moyen. Mais peu importe, car selon Alex et Joseph, ils n'ont jamais réussi à financer leurs activités grâce à une subvention gouvernementale. Alex raconte avoir été obligé de payer de sa poche pour se rendre d'Edmonton à Winnipeg afin d'assister aux réunions du groupe. « Chaque fois que j'y allais, j'ai dû vider mon compte en banque pour acheter un billet d'autobus de 50 \$ », a dit Alex à Michelle Lavallee. « Ma famille a dû se priver d'argent pour que je puisse y arriver. On ne mangeait que de la soupe pendant une semaine. »

Malgré le succès du groupe, ses membres arrivaient difficilement à financer leurs élans créatifs et à présenter leurs œuvres. Et puis, un événement est venu changer la manière dont le groupe pouvait s'organiser.

RYAN

Que s'est-il passé?

SOLEIL

Daphne a vendu sa galerie et son atelier et a déménagé en Colombie-Britannique.

Phillip :

Elle a mis fin au groupe en 1976. Elle a dit : « Phillip, je reçois beaucoup de visiteurs chaque jour. Avec la galerie, je n'arrive pas à peindre dans mon atelier. Je ne crée plus de tableaux, mais je veux peindre. Je n'ai pas besoin de la galerie pour pouvoir peindre. » C'est pourquoi

elle a quitté la galerie. Elle l'a fermée,
puis elle l'a vendue.

Joseph

Tout le monde quittait plus ou moins la
région. En 1977, j'étais déjà retourné
dans le sud.

SOLEIL

Joseph est retourné aux États-Unis en
1975. Pendant un certain temps, il a fait
l'aller-retour au Manitoba.

JOSEPH

Nous habitons loin l'un de l'autre, vous
comprenez? Puis, ça a toujours été
difficile de communiquer avec Norval et
Carl. Sans la boutique de Daphne, on était
devenus moins productifs. Le groupe tirait
à sa fin. On organisait de petites expos
ici et là, rien de plus.

SOLEIL

Les membres du groupe ont continué de
présenter leurs œuvres ensemble jusqu'en
1977, mais les expositions n'ont pas eu
l'effet catalyseur espéré.

JOSEPH

Je pense qu'il y avait vraiment beaucoup
d'intérêt pour les trois artistes les plus
connus.

SOLEIL

Norval, Daphne, Alex...

JOSEPH

Les gens voulaient des expositions, mais
on n'a pas participé à beaucoup d'entre
elles, si ma mémoire est bonne. On n'avait
pas accès aux grandes galeries dans
lesquelles on pensait pouvoir présenter
nos œuvres.

SOLEIL

Et puis, en 1978...

Joseph

J'ai entendu dire qu'il a été assassiné.
Il est mort lors d'une fête qui aurait mal
tourné, si j'ai bien compris.

SOLEIL

Carl Ray a été tué.

JOSEPH

On l'a laissé mourir de froid dans la
neige. C'est un peu ce qu'on m'a raconté.
Encore aujourd'hui, j'essaie d'en savoir
plus sur ce qui lui est vraiment arrivé.
Il paraît, en tout cas, que ce sont des
gens qu'il connaissait et avec qui il
faisait souvent la fête qui l'ont tué.
Certains se seraient laissé emporter sous
l'effet de l'alcool. Ils l'ont poignardé
et l'ont laissé dehors, où il aurait pu
mourir de froid.

SOLEIL

En effectuant nos recherches pour cette
série, on n'a pas trouvé d'article ou de
notice nécrologique qui donnait les
détails du décès de Carl. Ce que l'on
sait, c'est que le 28 septembre 1978, Carl
a été poignardé lors d'une bagarre dans un
bar à Sioux Lookout, en Ontario. Peu
après, il est décédé à l'hôpital. Mort à
35 ans, il a laissé derrière lui 110
tableaux, le travail d'une vie.

PHILLIP

Il est mort très jeune. J'adore les œuvres
de Carl Ray.

SOLEIL

Après sa mort, des amis ont organisé une
série d'expositions pancanadiennes pour
recueillir des fonds pour sa veuve, Helen,
et leurs enfants.

JOSEPH

On pourrait dire que la mort de Carl a
signalé la fin du groupe.

SOLEIL

En avril 1979, à peine sept mois après le décès de Carl, le groupe des artistes autochtones professionnels a officiellement été dissous, selon Corporations Canada.

MICHELLE

Le groupe n'a pas fait long feu.

SOLEIL

C'est la voix de Michelle Lavallee, conservatrice du Musée des beaux-arts du Canada.

MICHELLE

Mais si l'on tient compte de la manière dont il a été fondé, en tant qu'un des premiers groupes d'artistes engagés, ils ont ouvert la voie à bien d'autres artistes et collectifs qui suivent leurs traces.

SOLEIL

Même si le groupe n'était plus un collectif unifié, certains des membres ont continué de présenter leurs œuvres ensemble au début des années 1980, et ils sont devenus plus connus. Le 8 décembre 1984, cependant, ils ont subi une autre perte importante après le décès prématuré de l'un des principaux architectes du PNIAI, Jackson Beardy.

PAULA

Il est mort d'une crise cardiaque à 40 ans.

SOLEIL

Voici Paula, la veuve de Jackson.

PAULA

Sa santé était chancelante depuis quelques années en raison de son alcoolisme. Il

avait des douleurs à la poitrine. Quand il s'est rendu à l'hôpital, on l'a envoyé aux soins intensifs. Il ne mangeait pas et il m'a dit qu'il n'allait pas s'en sortir. Il a insisté pour que j'aie m'occuper de notre fils, Jason, puis il est mort peu de temps après. L'alcoolisme était en cause. Comme vous le savez, beaucoup des survivants des pensionnats indiens sont morts de problèmes liés à l'alcool.

Joseph

C'est typique du genre de problèmes qu'on a dû gérer au sein du groupe. Norval a beaucoup souffert d'alcoolisme, par exemple, puis on l'a souvent exploité lorsqu'il était sous l'effet de l'alcool. Ça a été la même chose pour Carl. Quand ils arrivaient en ville, ils prenaient une bonne cuite.

SOLEIL

En 1979, la revue MacLean's a publié un long article intitulé *The New Age of Indian Art* [Une nouvelle ère d'art autochtone]. C'est paru après la mort de Carl et le décès inattendu de l'artiste ojibwé Benjamin Chee Chee, mais Jackson était toujours parmi nous. Dans l'article, Christopher Hume raconte que depuis les débuts de Norval Morrisseau en 1962, plus d'une centaine d'artistes autochtones ont présenté leurs œuvres dans des galeries d'art partout au Canada. Tiens, lis ce passage :

RYAN

D'accord. Hume écrit : « Ce n'est rien de moins qu'une renaissance, ou peut-être, comme certains le prétendent, la dernière grande effusion d'une culture moribonde. »

SOLEIL

C'était quoi, alors, selon toi?

RYAN

Quoi ça?

SOLEIL

Dirais-tu que c'était une renaissance ou l'effusion d'une culture moribonde?

RYAN

Euh...

SOLEIL

Je plaisante! Voici un extrait d'un entretien que Jackson a accordé en 1980.

JACKSON

« J'essaie d'exprimer sous forme visuelle ce qui ne peut pas être communiqué autrement. Je pense que mon interprétation visuelle en soi permet aux gens de renouer avec les traditions. Ça établit aussi une forme de communication naturelle entre toutes les cultures. Je suis un médium qui transmet le message des générations précédentes. »

SOLEIL

Au départ, il était tabou pour des artistes comme Norval Morrisseau, Carl Ray et Jackson Beardy de raconter les histoires et les enseignements de leur peuple dans leurs œuvres. À l'époque où cet article est paru, cependant, soit une vingtaine d'années après les premiers succès de Norval, Jackson a participé à l'émission *Sesame Street* et on a pu le voir raconter à son fils Jason l'histoire des Oiseaux-tonnerre. Il partageait ainsi cette même leçon avec tous les enfants qui regardaient *Sesame Street*. En peu de temps, cette pratique jadis jugée taboue a pu être intégrée à la culture populaire des années 1970.

RYAN

Je vois.

SOLEIL

Ce n'était pas la dernière effusion d'une culture moribonde. Il s'agissait plutôt d'un geste essentiel qui témoignait de la continuité, de la résistance et de la résilience des Première Nations. Et l'un des legs les plus durables et les plus visibles du PNIAT est le style artistique de l'école de Woodland.

CORY

Norval n'aimait pas trop qu'on décrive ses œuvres ainsi. C'est un journaliste qui a d'abord proposé le terme « Woodland art » dans une revue dans les années 1970.

SOLEIL

C'est la voix de Cory Dingle.

CORY

Norval n'a pas inventé ce terme et il n'avait rien à voir avec ça. Et pourtant, de nos jours, on le voit comme le fondateur de l'école de Woodland.

JOSEPH

Avant l'arrivée de Norval, il n'y avait pas d'école de Woodland. Je pense que les membres du groupe ont inspiré des artistes qui créaient des œuvres qui ne répondaient pas aux normes de l'esthétique de l'Europe occidentale et des écoles qui en découlent. Les peuples autochtones créent depuis des millénaires. On n'a pas besoin de l'aide des colonisateurs pour décrire comment on communique les uns avec les autres, ou avec notre créateur, ou pour en faire un autre style parmi d'autres.

SOLEIL

Les racines de l'école de Woodland, comme on l'appelle, remontent aux parchemins d'écorce de bouleau décorés par des membres des Premières Nations il y a plus

de 400 ans. Norval s'est inspiré de cette méthode traditionnelle de transfert des connaissances et l'a traduite dans un autre médium. En général, les œuvres de l'école de Woodland adaptent cette tradition orale à un support visuel. On y retrouve des couleurs vives ou terreuses, de grosses lignes noires, d'autres lignes qui représentent le mouvement, la puissance et la communication et qui relient les figures à l'intérieur d'une composition. La dualité est un thème important dans les œuvres des artistes de l'école Woodland, que ce soit l'animal et l'humain, l'humain et l'esprit ou la spiritualité des Premières Nations et le christianisme. La dualité est souvent symbolisée par un cercle divisé. On y retrouve aussi souvent une sorte d'imagerie à « rayons X », c'est-à-dire que l'artiste dessine le contour d'une figure - un huard, disons - mais son corps ressemble à une image à rayons X qui montre sa vie spirituelle intérieure.

CORY

Ça crée un lien entre le dessin et la spiritualité. Ça nous donne un portrait des croyances non chrétiennes. C'est un peu comme si un arbre avait poussé près d'un autre et que ça donnait deux troncs d'art distincts. Ces artistes autochtones ont réussi à présenter une perspective complètement différente qui a rayonné sur la scène artistique canadienne. À l'époque, bien sûr, on ne vénérât que les vieux maîtres et des artistes blancs peignant des arbres. L'école de Woodland s'inscrit dans la lignée du surréalisme et de l'impressionnisme. Ces artistes ont forgé un nouveau langage dont on peut s'inspirer.

SOLEIL

Parmi les membres du PNIAI, Norval, Carl, Jackson, Eddy et Daphne sont tous reconnus

comme des peintres de l'école de Woodland. Des artistes comme Benjamin Chee Chee et Roy Thomas ont fait partie de la première vague. D'autres leur ont emboîté le pas, dont Blake Randolph De-boskay, Bob Boyer, Frank Polson, Christian Morrisseau et Brent Hardisty.

PHILIP

Ces artistes de la deuxième vague suivent la voie tracée par l'école de Woodland. Leurs œuvres sont exceptionnelles. Ils se démarquent du Groupe des sept. Ils ont réussi... Il y en a tellement! Le talent ne manque pas de nos jours. On devrait en être fiers et se réjouir du fait qu'on l'apprécie partout dans le monde.

SOLEIL

C'est la voix de Bonnie Devine.

Bonnie Devine :

Soudain, on s'est mis à les trouver intelligents, actifs, entreprenants, talentueux et tournés vers l'avenir. Ce qui n'était pas faux, bien sûr, mais au départ, il y avait une sorte de rideau qui empêchait le public de bien les comprendre. Ils ont réussi à percer un trou dans ce rideau et cette brèche ne s'est pas refermée depuis. Et beaucoup d'autres artistes, dont moi-même, ont pu en profiter et commencer à participer au monde de l'art contemporain d'une manière significative et fructueuse.

GREG

Ces artistes n'ont pas collaboré bien longtemps, mais ils ont marqué les esprits. Je pense que ce projet collectif a mené à la création de groupes comme la SCANA, la Société des artistes canadiens d'ascendance autochtone, qui comptait Carl Bean, Gerald McMaster, Edward Poitras, Joane Cardinal-Schubert parmi ses membres. Ces figures importantes ont emboîté le pas

au PNIAI en prenant les choses en main. Ils ont insisté pour qu'on présente leurs œuvres dans les galeries, qu'on les intègre dans les collections, puis ils ont organisé leurs propres expositions quand c'était la seule option valable. Cela ne s'est pas fait sans efforts.

MICHELLE

Ça a créé un certain émoi dans la scène de l'art contemporain. Ces artistes dépeignaient la réalité des peuples autochtones de leur point de vue. Ils ont mis la table pour la suite.

SOLEIL

Vous aurez reconnu la voix de Michelle Lavalée.

MICHELLE

De nombreux artistes s'inspirent toujours d'eux. On pourrait même dire qu'ils imitent leur style. En plus d'avoir fait preuve de résilience, ils ont montré que la culture des Premières Nations existe toujours et qu'elle continue d'évoluer. Ces artistes demeurent des forces créatives qui puisent dans leur culture et le monde multiculturel contemporain. Ils cherchent à inspirer les gens, même au-delà de leur communauté.

RYAN

Que s'est-il passé avec le PNIAI après les années 1980?

SOLEIL

Eh bien, Joseph et Alex sont toujours parmi nous, bien sûr. Eddy est décédé en 1996, Norval en 2007 et Daphne en 2016. Mais leurs œuvres demeurent. En 2006, Norval a fait l'objet de la première grande exposition solo d'un artiste des

Premières Nations au Musée des beaux-arts
du Canada. C'est la voix de Greg Hill.

GREG

Si c'est arrivé, c'est en partie grâce aux efforts de lobbying des artistes et des groupes dont nous parlons ainsi qu'à une rencontre entre Leon Martin et Jim Logan du Conseil des Arts du Canada, Pierre Théberge et moi-même. Ils ont proposé le projet et Théberge a accepté. Comme j'étais conservateur adjoint au Musée des beaux-arts à ce moment-là, on m'a demandé de préparer la proposition. J'ai donc suggéré à Pierre Théberge de consacrer une exposition à l'œuvre de Norval Morrisseau. M. Théberge m'a fait venir dans son bureau et je lui ai parlé du projet. J'avais encore très peu d'expérience à l'époque comme conservateur de musée, mais il m'a simplement demandé : « Pensez-vous pouvoir faire ça? » Bien sûr, je n'étais pas sûr de moi, mais j'ai levé la tête et j'ai dit oui. Et puis, j'ai dû me débrouiller.

SOLEIL

L'exposition Norval Morrisseau, Artiste chaman, a été présentée du 3 février au 30 avril 2006 et contenait 60 œuvres originales de Morrisseau.

GREG

Cette exposition a donc joué un rôle important dans l'histoire de l'établissement. Je pense que ça montre aux artistes contemporains que cet établissement a enfin voulu honorer l'un de nos artistes fondateurs les plus importants. On a voulu lui accorder la reconnaissance qui lui était due. Ça donne de l'espoir, je crois, aux artistes qui œuvrent aujourd'hui.

SOLEIL

Voici Cory Dingle.

CORY

Je fais un peu l'insolent, je le sais, mais si un jour je me rendais dans un autre pays, je disais : « Votre Musée des beaux-arts n'a pas encore présenté le plus grand artiste? » On me répondrait sûrement : « Bien sûr que oui. On y a consacré une dizaine d'expositions, n'est-ce pas? »

SOLEIL

Par la suite, l'œuvre de Daphne a fait l'objet d'une rétrospective en 2009, suivi d'une autre consacrée à l'œuvre d'Alex Janvier en 2016. Notons aussi que ces trois artistes ont reçu l'Ordre du Canada avant d'être présentés au Musée des beaux-arts.

RYAN

Ont-ils tous reçu ce prix à la même époque?

SOLEIL

Celui de Norval remonte à 1978! Daphne a reçu l'Ordre du Canada en 1986 et Alex l'a reçu à peine sept ans avant son exposition au Musée des beaux-arts.

RYAN

Quelle leçon devrait-on en tirer?

SOLEIL

Eh bien, les artistes autochtones sont encore aux prises avec des problèmes systémiques aujourd'hui. Ils n'ont droit qu'à une citoyenneté de deuxième classe. La manière dont on évalue leur travail en est la preuve, entre autres.

CORY

Si l'on compare les prix des tableaux, on constate qu'ils se vendent bien plus chers

dans un contexte d'art contemporain que dans un contexte autochtone. Il y a des ventes aux enchères consacrées à l'art autochtone. C'est là où les artistes autochtones vendent leurs œuvres. Et malheureusement, dans ces ventes aux enchères autochtones, les tableaux se vendent bien moins chers que dans les ventes aux enchères consacrées à l'art contemporain. Pourquoi est-ce le cas? Pourquoi s'est-on réjoui quand une œuvre de Norval s'est vendue pour environ 360 000 \$ le mois dernier? Est-ce vraiment un exploit si incroyable, alors qu'un tableau de Harris vaut sept millions?

SOLEIL

Il fait référence à Lawren Harris, membre du premier Groupe des sept.

CORY

Harris est un grand artiste, mais il n'a pas été aussi influent que Norval Morrisseau si l'on tient compte de l'héritage, de sa contribution à la société.

SOLEIL

Il y a aussi la question de la contrefaçon.

GREG

Je fais partie de la Norval Morrisseau Heritage Society, qui a été mandatée par Norval en 2005 pour essayer de s'attaquer de front au problème de la falsification de ses œuvres. C'est un problème qui perdure depuis des dizaines d'années. Au départ, Norval ne s'en faisait pas trop et il a longtemps refusé de s'en mêler, car dans certains cas, c'étaient des proches qui copiaient ses œuvres. Il s'agit d'actes de désespoir, ce n'était pas le crime organisé, qui crée des centaines d'œuvres contrefaites pour ensuite les vendre aux enchères, avec tout un système

en place.

SOLEIL

Mais ensuite...

GREG

Et puis, il y a eu des milliers de faux tableaux de piètre qualité qui ont nui à l'héritage de Morrisseau. Ça s'est fait à très grande échelle, et c'est difficile d'en saisir l'ampleur. C'est un acte criminel. Voilà ce qui est frappant quand on s'en rend compte.

CORY

Le Canada ne dispose d'aucune ressource pour nous aider à déterminer scientifiquement si une peinture est authentique. Peu importe ce qu'on en dit, si personne n'a été témoin de la falsification, on juge que le tableau est authentique. Lorsqu'on ose dire que c'est un faux, on se fait poursuivre en justice. Récemment, on a fait savoir à un organisme qu'il s'apprêtait à vendre deux tableaux que l'on trouvait suspects. On a même mis les deux œuvres côte à côte, le faux et l'original. Et ces répliques sont si fades, c'est affreux. Ça saute aux yeux. Pourtant, l'organisme a menacé de nous poursuivre. Comment pourra-t-on réussir à améliorer les choses ainsi?

SOLEIL

En effet, l'histoire des faux tableaux de Morrisseau mériterait sa propre série.

RYAN

Donc, pour terminer?

SOLEIL

Si nos auditeurs veulent voir une collection des œuvres du PNIAI, ils peuvent se rendre au *Museum of Aboriginal Peoples' Arts and Artifact* [Musée des arts

et des artefacts autochtones] à Lac La Biche, en Alberta.

DONNA FELEDICHUK

Nous sommes le seul musée au monde à avoir une collection permanente du groupe des Artistes autochtones professionnels.

SOLEIL

C'est la voix de Donna Feledichuk.

JOSEPH

Tout a commencé avec Donna Feledichuk, lorsqu'elle est devenue directrice de la galerie et qu'elle est devenue responsable du musée, car il s'agissait d'une collection vouée à des fins pédagogiques. Jusque-là, on ne s'en était pas vraiment occupé. Elle l'a pris en charge et y a vraiment mis du cœur. Elle a présenté bien des œuvres que personne n'avait vu, puis c'est devenu la genèse d'un nouveau musée.

DONNA FELEDICHUK

[...] Le groupe nous permet d'étudier les artistes fondateurs de chaque genre. C'est donc un peu la pierre angulaire de toutes nos collections et il fait partie intégrante de notre programme. Le PNI AI est vraiment au fondement des arts visuels en ce qui a trait aux artistes autochtones au Canada.

D'habitude, quand on entre dans un musée d'art quelconque, on y trouve des espaces de galerie et l'on doit se tenir loin des œuvres... Nos tableaux sont accrochés dans le couloir de notre édifice. On peut les observer de très près. Quand j'ai parlé à Alex et à Joseph, ils m'ont dit qu'ils y tenaient, car cela rend leurs œuvres plus accessibles. On peut les étudier et y passer le temps qu'il faut. On ressent la spiritualité qui s'en dégage.

SOLEIL

Il semble approprié qu'il s'agisse d'une collection vouée à des fins pédagogiques, étant donné les origines du groupe et l'accent que ces artistes mettaient sur la jeunesse et l'avenir.

JOSEPH

C'est intéressant, ce qui s'est passé dans le monde de l'art autochtone. J'espère sincèrement que tous ces jeunes universitaires se mettront au travail, qu'ils se soucieront un peu plus de l'authenticité. Quand on obtient une maîtrise, par exemple, on doit faire des compromis. Le maître nous demande toujours de l'imiter avant de nous inviter à trouver notre propre voie. Quand on est un artiste autochtone, on risque de perdre cette voie authentique si l'on ne s'inspire que des écoles établies et des définitions fantasmées de l'art venues de l'Europe occidentale.

JOSEPH

J'encourage les jeunes artistes à se tourner vers la nature, à y tendre l'oreille, à s'émanciper de notre société de consommation. Il ne faut pas se laisser séduire par ce que j'appelle les « cadeaux des colonisateurs », soit la gloire et la fortune, et ainsi de suite. Ces choses nous affectent et elles ont un prix. Quiconque veut être artiste doit penser à sa famille, à ses enfants, aux aînés et à tous ses proches, y compris les créatures à quatre pattes, à celles qui ont des ailes, aux insectes, aux ancêtres dans les océans, à nos arbres. Ils ont tant à nous dire, mais nous avons cessé de les écouter. Il ne faut pas se laisser séduire et renier ses origines. Et surtout, j'invite les jeunes artistes à partager leurs œuvres et leurs réussites avec les

gens de leur milieu. Le monde de l'art est toujours à la recherche de nouveaux héros à mettre en valeur. On accepte un tel, mais les autres ne sont pas les bienvenus. Le groupe en était bien conscient à l'époque, et c'est encore pire de nos jours. L'essentiel, c'est de partager vos œuvres avec autant de gens que possible. Invitez tout le monde à se joindre à vous.

RYAN

Alors, comment devrait-on conclure?

SOLEIL

Eh bien, je pense qu'on devrait laisser le dernier mot à Joseph.

JOSEPH

Je voulais ajouter quelque chose au sujet de la dissolution du groupe. Pourquoi a-t-il finalement été dissous? Ça n'a pas été le cas, en fait. On a cessé de remplir les formalités administratives, voilà tout. La dissolution a seulement eu lieu du point de vue du gouvernement. Ce n'est pas comme si les membres du groupe se sont entendus là-dessus. Je pense que l'entité juridique a disparu au fil du temps. Mais ensemble, tous les sept, on a su unir nos efforts et changer la façon dont le Canada voyait l'art créé au sein de ses frontières. On est devenus amis, camarades et des âmes spirituelles à jamais dans notre esprit et dans notre cœur.